

1964 - 27-60



4'P6139



N^{os}
37 - 38
A V R I L
A
S E P T E M B R E
1 9 6 4

Nouvelles *du* MEXIQUE

NOUVELLES DU MEXIQUE

Revue trimestrielle fondée en 1955 par Jaime Torres Bodet



Nos 37-38

Avril à Septembre

1964

SOMMAIRE

Première de couverture : Ensemble urbain Nonoalco-Tlaltelolco

- Le Mexique. Gabrielle Cabrini
- Les moyens de communication à travers quelques collections de peinture Antonio Arriaga
- La Journée de l'Indien :
 - L'Institut Indigéniste Inter-Américain Alberto Sepulveda
 - Le Mexique et l'Indien Ramón Beteta
 - Le problème indigène en Amérique Latine Alfonso Caso
- Quatre jeunes peintres mexicains :
 - Alberto Gironella Ojeda Edouard Jaguer
 - José Hernández Delgado Justino Fernández
 - Rodolfo Nieto Labastida Octavio Paz
 - Feliciano Béjar Victor M. Reyes
- L'économie mexicaine durant la période 1940-1963 "Banco de México"
- VI^e Rapport annuel de M. le Président Adolfo López Mateos
- M. Gustavo Díaz Ordaz, Président des Etats-Unis du Mexique (1964-1970)
- L'association « Les Amis Français du Mexique »

Dos de couverture : Guerrier assis (civilisation des Côtes de l'Occident - en provenance d'Ixtlan, Etat de Nayarit)

Maquette et traductions : Albert P. Prieur et A. G. Formentí

AMBASSADE DU MEXIQUE EN FRANCE
SERVICES CULTURELS
9, RUE DE LONGCHAMP
PARIS (XVII^e)

4P 6139



La Pyramide de Kukulcán
à Chichén Itzá
(Etat de Yucatán)

PAYS longtemps habité par les dieux, le Mexique a, de ses dieux, gardé l'empreinte majestueuse et inoubliable. Ses cités sacrées qui, chaque année, sont rendues à la lumière et proposées à la méditation et à l'admiration des savants et des voyageurs, attestent un passé fabuleux, et une civilisation endormie mais non morte sous le poids des siècles, le voile des forêts tropicales, les terres accumulées.

La civilisation du Mexique ? Les civilisations du Mexique, plutôt. Car, sur cette terre des arts ont surgi glorieusement, ont fleuri, puis ont disparu, des civilisations d'origine commune mais aussi diversifiées que peuvent l'être les grandes civilisations nées de l'Égypte et de la Grèce. Et les énigmes qu'elles proposent au passant sont enveloppées d'un mystère que chaque nouvelle découverte semble épaissir au lieu de l'éclairer. D'où venaient-ils ? Où allaient-ils les artisans des grandes civilisations de l'Amérique ? Pourquoi ont-ils disparu si tôt après un rayonnement éblouissant, laissant parfois leurs cités intactes ? Civilisations sacerdotales, civilisations guerrières qui ont porté à un degré difficilement concevable la connaissance des astres sur le cours desquels se réglait toute vie.

Depuis la lointaine et première civilisation connue de l'Amérique et mère des autres, la civilisation olmèque qui fleurit au sud du Golfe du Mexique, jusqu'à celle des Aztèques, la dernière du Mexique précolombien, plus de onze

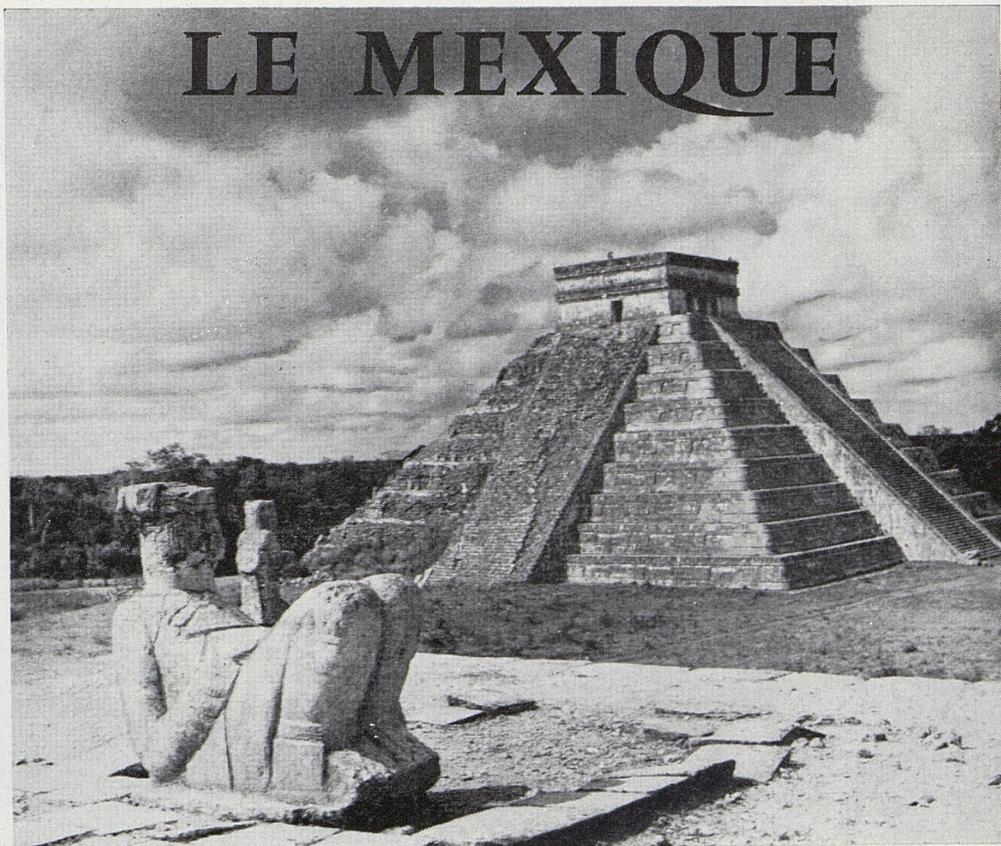


Photo A. G. Formenti

par Gabrielle CABRINI

mille sites archéologiques révèlent leurs trésors. C'est Teotihuacán, à cinquante kilomètres seulement de la capitale, avec ses grandes Pyramides du Soleil et de la Lune et sa grandiose cité religieuse ; ce sont Monte Alban et Mitla : l'une, la Cité sacrée, perdue dans les hauteurs d'un paysage de monts à la sérénité surhumaine ; l'autre dans l'ardeur du plateau, protégée par des haies de cactus épineux, toutes deux dans les environs d'Oaxaca. Ce sont Chichén-Itzá, Uxmal, Palenque et les merveilles inégalées de l'architecture et de l'Art Maya, jaillissant de la forêt vierge yucatèque, au-delà du grand Papaloapan, le fleuve des papillons et des fleurs. C'est la Tajín, bijou qui vaudrait à lui seul le voyage au Mexique avec ses terrains de jeu de pelote aux implications solaires, ses « haches », ses « jougs » aux ornements mystérieux,

faites de jeux de lumière et d'ombre et que ne désavouerait aucun des grands sculpteurs modernes. Ce sont les dieux aztèques, dans leur rigidité militaire et leurs cohortes de guerriers divinisés.

Mais, à ce passé fabuleux, un autre passé, plus proche de nous, est venu se juxtaposer et se mêler ensuite, non sans heurts et violences, le passé hispano-chrétien, vivant encore, fondateur de villes bâties sur l'emplacement des anciennes cités, avec leur palais, leurs basiliques ou de modestes églises consacrées au dieu nouveau. Issu de l'art occidental, l'art de la « Nouvelle Espagne » est cependant distinct de lui. Car le Mexicain des siècles de la conquête sut faire la synthèse, à la fois de l'art du conquérant et de sa vision ancestrale de la divinité et de l'art, en lui imprimant sa

« La Quebrada », Acapulco
(Etat de Guerrero)

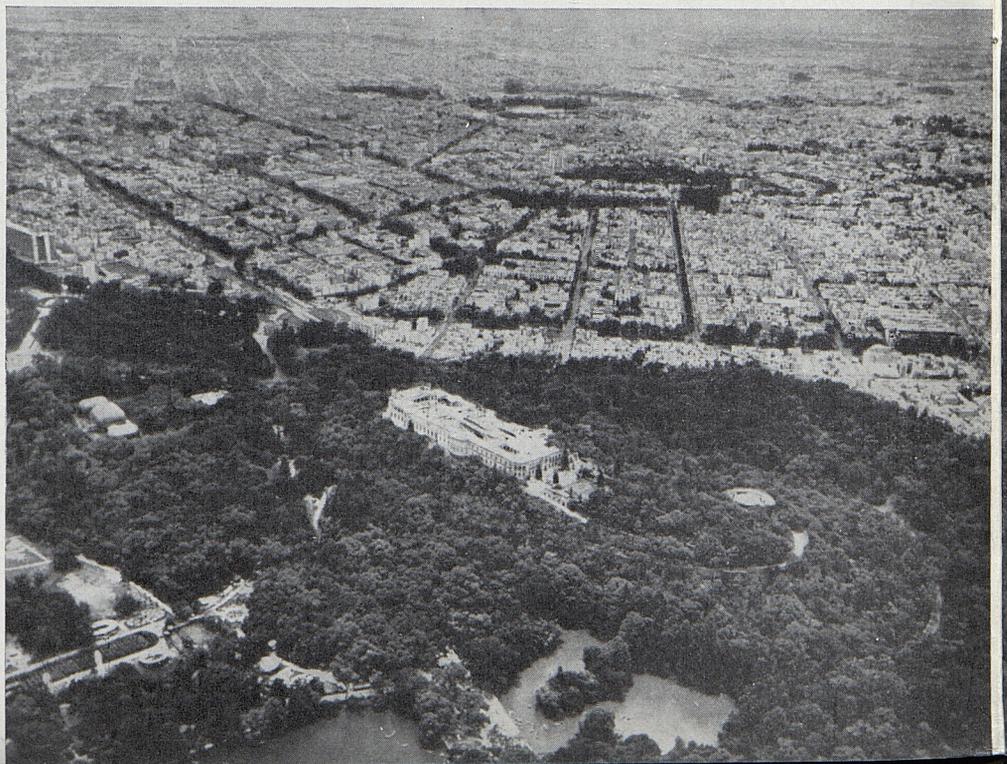


Site archéologique de Monte Albán (*Etat d'Oaxaca*)

marque originale. Cathédrale de Mexico dominant l'une des plus vastes places du monde, celle que le Président López Mateos a appelée « le cœur du Mexique », bordée de palais austères où, chaque année, le 15 septembre, sont rappelées et célébrées les grandes étapes de l'Indépendance mexicaine et où sont commémorés ses héros et ses martyrs. Mais il faudrait nommer ici toutes les villes du Mexique, grandes ou petites, empreintes encore de l'atmosphère si particulière des siècles passés : Puebla, capitale de l'Etat de même nom, dont chaque rue, chaque place offre un exemple éclatant de ce que fut l'art chur-

riguresque et plateresque ; Oaxaca, paradis terrestre aux jardins silencieux regorgeant d'oranges et de pamplemousses et aux admirables églises dans un des plus beaux

cadres qui se puissent imaginer ; Veracruz, le grand port tropical dont le charme suranné côtoie l'animation frénétique des temps modernes sans en être entamé ;



Vue aérienne de Mexico

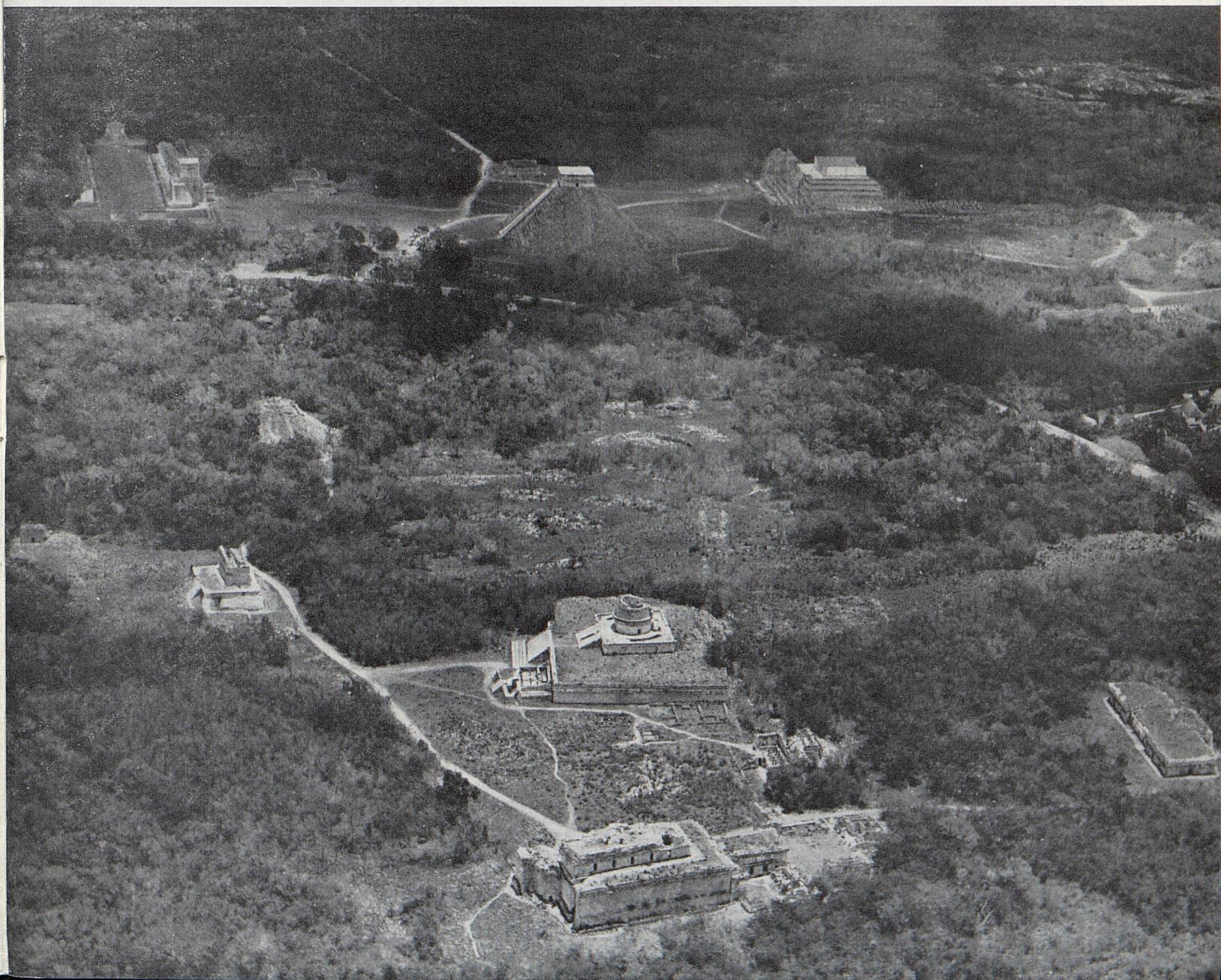
au premier plan : le château et le bois de Chapultepec.

Guadalajara, grande ville universitaire, ville de jardins et de fleurs, d'églises et de palais. Et les autres plus petites : petites par leurs dimensions mais non par leur art et la richesse de leurs souvenirs : villes qui forment le pèlerinage de ce que les Mexicains nomment la Route de l'Indépendance, où le voyageur épris d'histoire peut suivre pas à pas la dure marche de la liberté mexicaine, marquée presque à chaque pierre par la douleur et le sang ; la ville de Dolores, d'où partit, dans la nuit du

15 septembre 1810, le grand cri de révolte du héros, le curé Hidalgo appelant au nom de Dieu et par la voix des cloches de son église le peuple à prendre les armes contre l'opresseur, car l'ère de la patience était enfin révolue. C'est Guanajuato, encore intacte, dédale de ruelles et de placettes où les étudiants de l'Université se promènent par groupes, en jouant de la guitare et en chantant en attendant, dans le crépuscule, l'heure des représentations théâtrales en plein air, mais toute vi-

brante encore des luttes de l'Indépendance. San Miguel Allende, rendue à sa beauté ancienne par d'heureuses restaurations. Querétaro, enfin, la ville où s'acheva le rêve impérial du Grand-Duc Maximilien d'Autriche, éphémère empereur d'un pays qui avait irrévocablement choisi d'être le maître de son destin, un destin mexicain. Et les autres... Mais il faudrait les nommer toutes, car chacune a son visage, grave ou souriant, sa personnalité.

Vue aérienne du site archéologique de Chichén Itzá (Etat de Yucatán)



L'église d'El Carmen,
à Morelia
(Etat de Michoacán)

Voilà ce qu'est le Mexique. Mais s'il est cela, il est autre chose encore. Le Mexique, ce sont aussi tous les climats, voisinant et se mêlant presque par le jeu des altitudes et de la situation géographique. Le huitième pays du monde par son étendue (près de deux millions de kilomètres carrés), il offre à la fois l'éternel printemps de ses Etats du Centre où le thermomètre descend rarement au-dessous de 12 degrés en hiver et ne dépasse pas les 28 aux jours les plus chauds, et les températures extrêmes du Nord avec ses hivers froids et ses étés rudes, ou bien les climats tropicaux, qui favorisent la végétation et la faune exubérante des côtes du Pacifique et de la Mer des Caraïbes. Pays de grands fleuves torrentueux, de lacs

de rêve où l'on peut se baigner en toutes saisons ; où des pêcheurs passent sur leurs barques aux voiles semblables à des ailes de libellules frémissantes sur le ciel, avec leurs filets qui semblent venir d'un passé plein de grâce dont ils ont aussi gardé les rites dans leurs fêtes et leurs danses. Pays de forêts et de déserts. Pays aux fruits innombrables et aux arbres de toutes les latitudes, depuis l'ananas et le cocotier jusqu'aux pommes et au sapin alpestre, les changements d'altitude troquant brusquement le bouleau pour le caféier et la canne à sucre.

Le Mexique, c'est également un peuple de trente-huit millions d'habitants dont plus de cinq vivent à Mexico, l'une des plus ver-



Vue générale du centre de Guadalajara (Etat de Jalisco)





Fontaine de la "Plaza de la Liberación" à Guadalajara (Etat de Jalisco) — au fond : la Cathédrale

tigineuses capitales à la mesure des temps modernes, avec ses gratte-ciel et ses hôtels de luxe, ses avenues aux multiples contre-allées plantées de grands arbres, ses squares, ses piscines, ses jardins, ses marchés dotés de toutes les ressources d'une hygiène qui ne sacrifie pas pour autant l'enchantement des yeux. Car si le Mexique est un pays très ancien, il est aussi un pays très moderne qui est affronté avec tous les problèmes que pose une population en plein accroissement — l'une des plus fortes natalités du monde — et celui de son adaptation à un rythme de vie correspondant au siècle de l'atome.

En effet, ayant acquis, au sortir des violences de la Révolution, une Constitution qui harmonise la liberté individuelle et les droits sociaux et une stabilité alors précieuse, le Mexique dut faire face au difficile passage de l'ère de l'héroïque sacrifice de la vie individuelle pour un idéal, à celle plus modeste, en apparence, et dont les combats ont des noms

austères : bataille de l'eau, de l'industrialisation, de l'éducation, la formation d'élites, non seulement intellectuelles mais techniques ; naissance d'une classe nouvelle, celle des travailleurs spécialisés. A cette transformation, à cette naissance le Mexique tout entier a donné son adhésion.

La lutte pour la mise en valeur d'un pays n'est jamais facile. Elle était, pour le Mexique, à la mesure de son passé, de son art, de son étendue et de son sol : de première grandeur. Elle continue de l'être. Mais déjà les voyageurs qui reviennent — on revient toujours au Mexique — ont peine à reconnaître certains de ses aspects sous les transformations qui paraissent impensables il y a à peine vingt ans et qu'a rendues possibles sa grande stabilité. Car, stable, le Mexique l'est depuis des décennies, et cette stabilité, politique et monétaire, se reflète sur toute sa vie, comme a pu le préciser M. Gustavo Díaz Ordaz, Président élu des Etats Unis du Mexique : « La stabilité politique dont nous

jouissons est le résultat du progrès du pays dans tous les domaines, et ce progrès, à son tour, n'a été possible que grâce à la stabilité politique. Stable, notre société est tellement dynamique qu'elle a atteint en quelques années des buts à tel point éloignés qu'ils en paraissaient inaccessibles. »

Des routes, dont quelques-unes sont parmi les plus belles de l'Amérique et du monde, sillonnent le pays en tous sens. Routes admirables pour celui qui les parcourt mais qui accumulent les obstacles pour les ingénieurs et les ouvriers qui les font, car elles suivent le relief compliqué du pays en des montées et des descentes prodigieuses, coupées à flanc de montagne ou traversant les déserts. Des barrages producteurs d'énergie électrique, dont le dernier en date, celui d'El Infiernillo, dans l'Etat de Michoacán, sera le plus grand de l'Amérique Latine (la production d'énergie électrique s'est accrue de 442 % en vingt ans) transforment d'année en année ce pays, en permettant

la création d'usines nouvelles qui donnent du travail à cette catégorie de plus en plus nombreuse de citoyens : les ouvriers.

Sans nous perdre dans l'aridité des chiffres, disons que le produit national brut réel, au Mexique, a augmenté au rythme de 6,4 % au cours de la période 1940-1963.

Dans presque tous les secteurs productifs d'importants accroissements ont été réalisés. L'industrie de transformation a augmenté de 409 % entre 1940 et 1963 ; celle du pétrole de 337 % ; la génération d'énergie électrique de 442 % ; l'industrie de la construction de 526 % et l'agriculture de 262 %. L'extraction minière qui avait connu un si grand développement à la fin du siècle passé

le Popocatépetl ►



Vue générale de Guanajuato (Etat de Guanajuato)



et au commencement de celui-ci, n'a augmenté que de 37 %, surtout par suite de l'atonie de la demande étrangère.

La participation de l'industrie — avec exception de celle minière — a augmenté de 27 à 35 %, de sorte que l'on peut dire que le Mexique a cessé d'être un pays essentiellement producteur de matières premières agricoles et minières pour devenir un pays en plein processus d'industrialisation.

Le Mexique a, d'autre part, développé ses importations en provenance de la zone du Marché Commun qui sont passées de 23,2 millions de dollars en 1950 à 165,9 millions en 1963. Il a également développé ses achats à l'Angleterre, au Canada, à la Suisse, au Japon, à la Suède et à quelques-uns des pays d'Amérique Latine et de l'Asie.

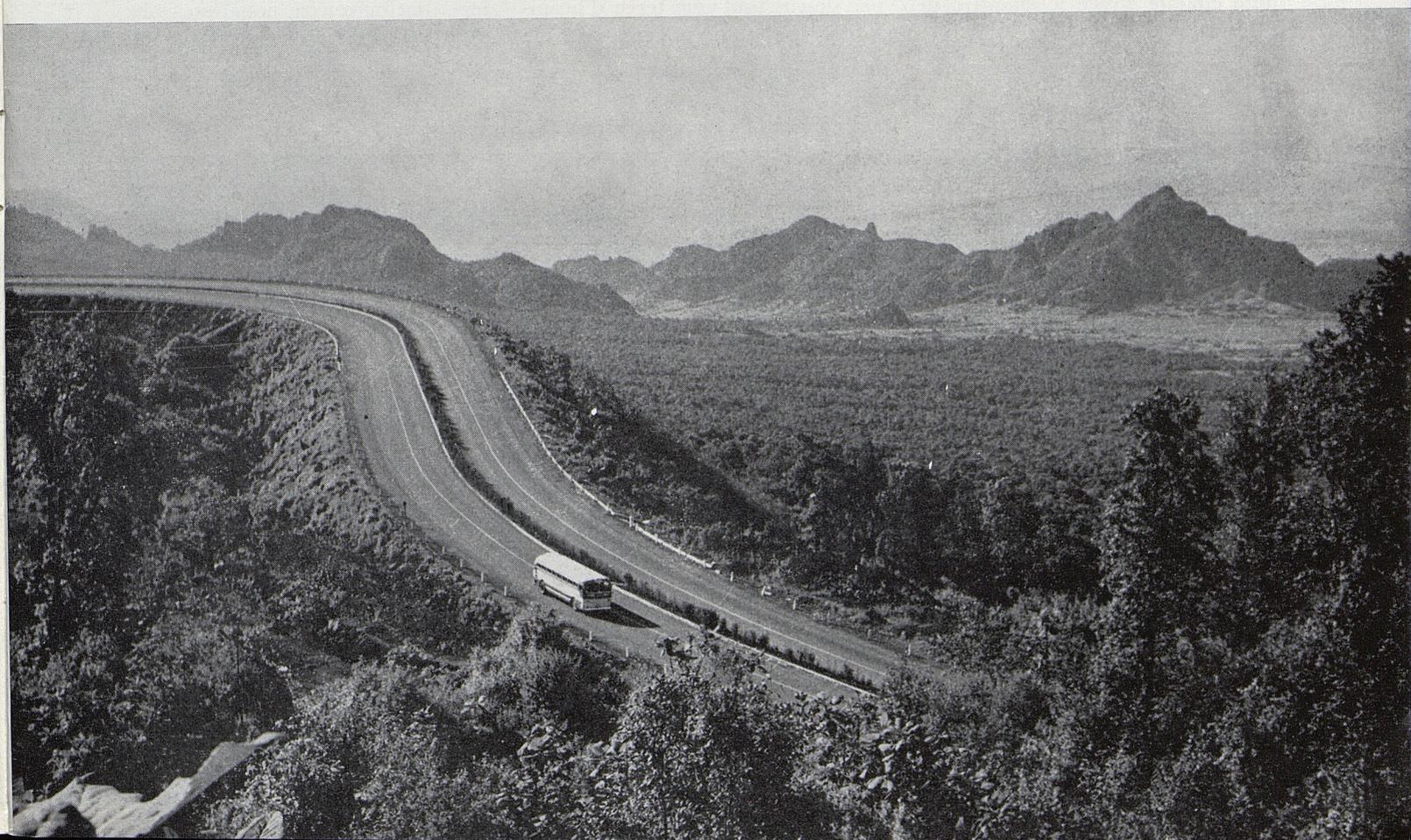


La Porte de la Mer à Campeche (*Etat de Campeche*)

La bataille de l'éducation n'est pas l'une des moindres fiertés des Mexicains. Lutte, elle aussi, à la mesure du pays. Combattu partout, l'analphabétisme recule d'année en année, grâce aussi à l'élan suscité par des campagnes nationales d'alphabétisation et de construction d'écoles restées célèbres

et auxquelles ont été associés tous les citoyens. Et l'admirable Cité Universitaire de la ville de Mexico, l'une des plus étonnantes réussites de l'Architecture contemporaine, surgie sur les champs de lave pétrifiés du Pedregal, un désert il y a quinze ans encore, est le symbole éclatant de cet effort. Le

- Une vue de la route Mexico - Cuernavaca -





Santa Maria, au pied du Zempoaltépetl (*Etat d'Oaxaca*)

voyageur ne manquera d'ailleurs pas d'être frappé par l'intérêt que suscitent partout l'éducation, le plan de onze ans qui prévoit, avant 1970, la construction de 39.000 nouvelles classes et la formation de 67.000 nouveaux instituteurs. De là l'énorme budget dont est doté chaque année le chapitre de l'Education.

Tout cela, c'est beaucoup. Mais le Mexique, c'est autre chose encore, car la richesse de la vie mexicaine est à peu près inépuisable, et on n'a jamais fini de dire ce qu'elle est. Or, au-delà de ce que nous avons brièvement énuméré, le Mexique est encore et par dessus tout une terre d'hospitalité. Riche ou pauvre, dans la

maison du Mexicain vous êtes chez vous. Et la phrase par laquelle le Mexicain a coutume de vous recevoir : « aquí tiene usted su casa » (c'est ici votre maison) n'est pas une image de rhétorique. Sa maison est vraiment votre maison. Et s'il vous y accueille et qu'il met tout en œuvre pour que vous y soyez heureux, ce n'est pas en

Le lac de Pátzcuaro et l'île de Janitzio (*Etat de Michoacán*)



tant qu'étranger, mais en tant que frère qui revient d'un autre monde et d'un autre langage, vivre quelques heures ou quelques jours dans sa demeure. Pauvre, le Mexicain vous offre tout : le peu qu'il possède. Riche, il vous offre tout encore : les ressources de son imagination et de sa fortune mises au service de sa générosité naturelle inépuisable.

Cette hospitalité, le Mexicain vous l'offrira dans une variété de paysages et de coutumes qui vous feront rêver longtemps après que sera fini dans le temps votre voyage : dans Acapulco, reine du Pacifique, aux eaux vertes où triomphent le confort et le luxe, ou dans les plages des Caraïbes qui voient surgir chaque année de

nouveaux hôtels et de nouvelles possibilités de sports et de distractions ; dans la vie agreste des « ranchos » ou des villages, avec les danses, dont chaque Etat garde l'éclat des costumes et des rythmes jalousement préservés depuis des siècles ; avec des musiciens et des chanteurs, ces « mariachis » dont l'absence est impensable, pour beaucoup de Mexicains, aux fêtes de la famille et de l'amitié.

Mais le Mexique peut vous offrir aussi, si vous le souhaitez et ne désirez pas les présences humaines, autre chose encore : ses infinis de solitude. Déserts rose doré des montagnes qui se succèdent dans une sérénité souveraine. Solitude des immenses champs d'agaves, solitude des cactus géants

couronnés de grandes fleurs roses et fragiles, qui se présentent à l'infini, seuls et hiératiques sous l'éclat brûlant du soleil ou sous les étoiles de la nuit ; solitude de la forêt qui a couvert, entamé et protégé à la fois les vestiges des civilisations disparues, de la cupidité des hommes ; immensité des paysages où les arbres ne connaissent pas de saison pour verdier, fleurir ou se dépouiller dans les forêts touffues. Solitude des grands volcans éteints, géants aux têtes couvertes de neige immobile et qui dominent tout le Mexique de leur silencieuse majesté.

Voilà un peu de ce qu'est le Mexique et de ce qu'il peut vous donner.

Vue partielle du port de Mazatlán (*Etat de Sinaloa*)



LES MOYENS DE COMMUNICATION

A TRAVERS QUELQUES COLLECTIONS DE PEINTURES

par Antonio ARRIAGA

Directeur
du Musée National d'Histoire de Mexico

LES routes du Mexique ont suivi une tradition : elles ont été tracées par les tribus indigènes qui en découvrirent les passages les plus faciles, avec le moins d'accès aux montagnes. Pour leur part, les conquistadors continuèrent d'utiliser l'expérience des tribus précortésiennes, mais, lorsqu'ils construisirent les premières routes asphaltées, les tracés primitifs

pour l'ascension des montagnes furent bien souvent coupés, en vue de gagner du temps, ou simplement pour la recherche du paysage, comme c'est le cas pour la route de Mexico à Morelia, dont les multiples courbes ont été rectifiées afin de suivre la tradition de la vieille voie, ce qui représente un moindre effort.



"Tianguis" (Marchands Aztèques) fragment de fresque de Diego Rivera (Palacio Nacional, Mexico)

- Époque précortésienne -

Chez les Mexicas existait la classe des marchands qui, par leurs rites et leurs coutumes, constituaient un ordre religieux et militaire, le *pochtecatl*. Celui-ci, en tant que géographe, levait la carte des régions parcourues; comme ambassadeur, il représentait l'empereur, et, en son nom, suivant les règles du protocole, il nouait d'amicales relations politiques et commerciales;

en tant que polyglotte et sociologue, il étudiait les peuples au passage, apprenant leur langue, adoptant leurs vêtements; il se mêlait aux habitants afin de se renseigner sur leurs ressources, l'importance de leurs troupes, leurs points de ravitaillement, leurs us et coutumes (notant ses observations afin d'en faire le rapport à l'empereur).

Dans les codex préhispaniques apparaissent les caravanes mexicaines conduites par le *pochtecatlatloqui*. Après les *pochtecatlatloque*, c'est-à-dire les marchands ordinaires, venaient les esclaves portant sur le dos les ballots de marchandises; ils étaient accompagnés des *yaoyizque* qui portaient, au lieu du bâton des chemineaux, une lance et la coiffure militaire, ainsi que l'éventail qui distinguait les commerçants (1).

Les Mexicains, avec une vive intuition et des connaissances de génie civil, localisèrent et projetèrent les premières routes du Mexique, les construisirent en terrassement, en recouvrirent la surface avec du gravier, et, finalement, étendirent dessus une couche de mortier avec un ciment naturel.

La largeur de ces voies atteignait jusqu'à huit mètres, pour la commodité du trafic, alors intense.

- Le métier de muletier -

Bernal Díaz del Castillo, dans sa « *Verdadera historia de la conquista de México* », nous parle de l'embarquement d'Hernán Cortès à La Havane pour Mexico : « ordre fut donné que les chevaux fussent répartis dans tous les navires; on fit des râteliers où l'on mit beaucoup de maïs et de l'herbe sèche ». Puis, il énumère les chevaux, et, finalement, il écrit : « Ortiz, le musicien, et un certain Bartolomé Garcia, un très bon cheval brun que l'on appelait *el Arriero* (le muletier). C'était un des meilleurs chevaux que nous passâmes dans la flotte. »

Un cheval, à l'époque de la Conquête, ne se trouvait qu'à prix d'or; ensuite, dans les premières peintures indigènes, comme dans le *Lienzo de Tlaxcala*, par exemple, ou dans celui de *Jucutacato*, dans le Michoacán, apparaît la conception picturale des indigènes représentant des chevaux en mouvement, graciles, pleins de vivacité, prédécesseurs des petits chevaux d'argile de notre art populaire.

En 1769, à l'imprimerie de Phelipe Zúñiga Ontiveros, fut publié par le R.P. Joseph Zúñiga Ontiveros, la vie de fray Sebastián de Aparicio, de l'ordre des Franciscains, qui acheta tout près de Puebla un terrain où il cultiva du blé et du maïs. Il introduisit l'usage de la charrette au Mexique, et il se consacra à transporter les familles des « haciendas » ainsi que les marchandises déchargées dans le port de Veracruz et des-

(1) Celso de Villar : *Los caminos de México*. Revue « Caminos de México ».



« Fray Sebastián de Aparicio »
gravure enluminée à l'huile, rentoilée sur lino
- Arnold Van Westerhout, école flamande, XVI^e siècle -

tinées aux villes de Puebla et de Mexico; mais ce fut fray Juan de Zumárraga, premier évêque du Continent Américain, qui en 1533, introduisit dans la Nouvelle Espagne, l'âne, animal qui vint libérer le « tameme » de son dur labeur.

La célèbre nonne-enseignante, Catalina de Irauzo, apparaît sur la route de Veracruz à Mexico, patronne d'une auberge et trafiquant en qualité de muletier.

Dans le livre « *Los Mexicanos pintados por sí mismos* », le type du muletier est ainsi décrit : « Sombrero aux larges ailes, doublé de caoutchouc, indienne de cuir protégée par un plastron également en cuir, large ceinture dont les pans retombaient sur un pantalon de peau de chamois, ouvert jusqu'à mi-jambe, genouillères de cuir également et chaussures en vachette. »



Riches fermiers et "rancheros" mexicains de l'époque coloniale - huile sur toile - Mateo A. Saldaña, premier tiers du XX^e siècle (selon une lithographie de la première moitié du XIX^e siècle).

Force, tempérance et sobriété étaient les qualités inhérentes du muletier, qui régnait dans les montagnes ou sur les longs chemins du désert; il avait des connaissances d'astronomie, se gui-

dait dans ses randonnées sur les étoiles qu'il distinguait par leurs noms; il possédait à fond la géographie de toute une région, et avait une connaissance rudimentaire des plantes médicinales. Le métier de muletier avait donc alors une grande importance; il eut un grand développement, au point que l'on y faisait de grosses fortunes, et les maîtres de poste étaient très considérés dans les villages.

- Les diligences -

Les diligences étaient de grands carrosses bruyants qui partaient des auberges aux premières lueurs de l'aube; elles allaient lentement pour grimper les montagnes, et les relais ou haltes se succédaient pour le changement de mules.

Altamirano, dans un article publié en 1863, rappelle : « Les routes d'antan, de Toluca à Mexico — dont le premier départ de Toluca, *cité des chorizos* (saucissons au piment), pour la capitale de la République eut lieu en même temps que le chemin de fer, assure-t-il — , étaient un sujet de conversation de personnes cultivées, attentives aux nouveautés, car les autres pensaient que c'était là des choses conçues par l'étranger avec l'aide du diable, et qu'on ne les verrait jamais dans notre pays, traversé par des montagnes, et ils estimaient que voyager en diligence, véhicule considéré comme l'ouragan semblable au char de Phaéton et à Pégase, était un grand progrès. »

Muletiers
(F. Lemert)
lithographie enluminée
de la première moitié
du XIX^e siècle.





Attaque d'une diligence - huile sur toile - A. Serrano, première moitié du XIX^e siècle

Voyager en diligence était l'idéal des provinciaux et le moyen de prédilection des gens aisés.

La diligence fut le principal moyen de locomotion au Mexique durant la seconde moitié du XIX^e siècle, et elle correspond à l'époque de l'essor de la lithographie qui illustre de façon admirable les livres d'alors.

C'est un Américain qui, en 1730, inaugura la première diligence, entre Mexico et la ville de Veracruz, via Jalapa (2).

Les diligences étaient du type *Concord*, et leurs conducteurs venaient des Etats-Unis d'Amérique du Nord. Plus tard, la ligne fut vendue à un Espagnol nommé Anselmo Zurutuza, qui développa le réseau en reliant diverses villes de province.

La maison des diligences se trouvait à l'angle des rues connues aujourd'hui sous l'appellation de « 16 de septembre » et de « Bolivar ».

A la fin de la guerre d'Indépendance, après trois siècles de colonialisme, nous possédions un réseau de près de huit mille kilomètres de routes,

(2) Justino Fernández : *Los caminos de México*. Revue « Caminos de México ».

et un autre de vingt mille kilomètres de chemins vicinaux, dans un pays dont la superficie atteignait plus de quatre millions de kilomètres carrés.

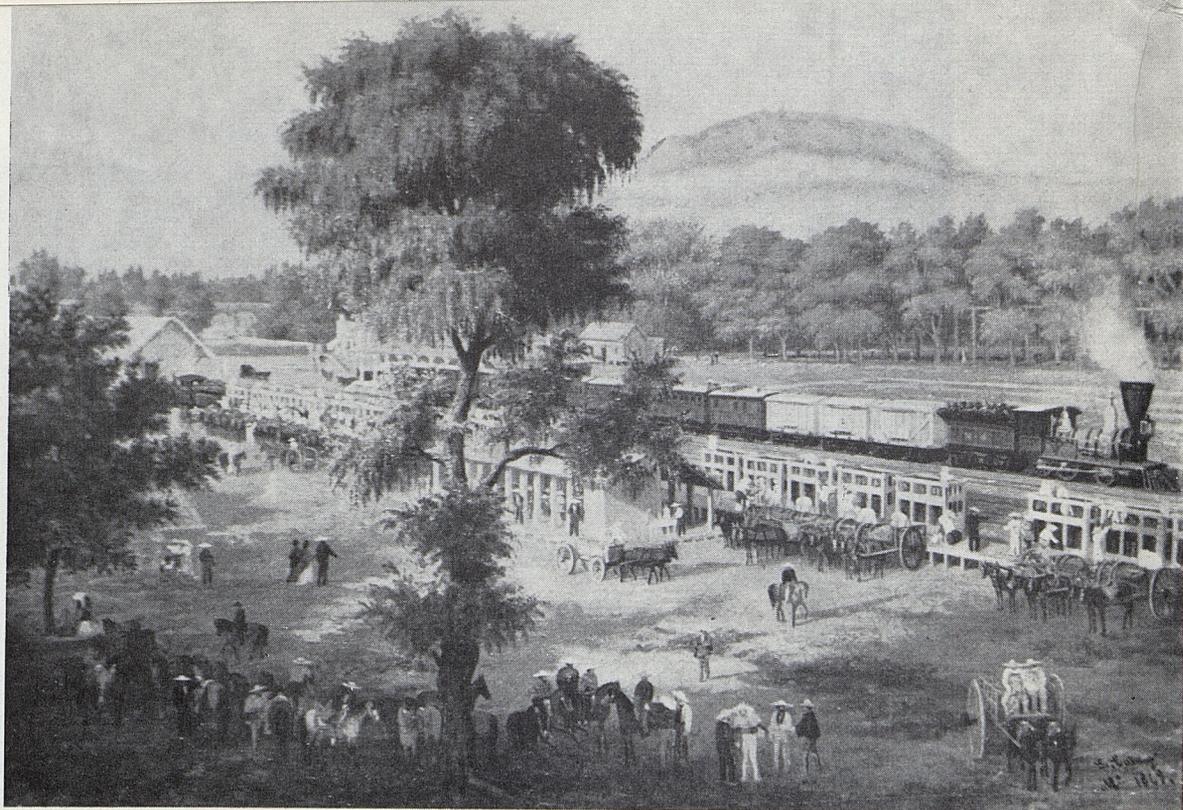
L'insécurité sur les routes fut assez notoire au temps des diligences; les agressions n'y étaient pas rares, et ce fut le sujet des peintres populaires tels que Serrano et Laballez, ainsi que des lithographes mexicains et étrangers.

. Les chemins de fer .

Lorsque la première concession fut accordée à don Francisco Arrillaga pour la construction d'un chemin de fer de Mexico à Veracruz, une nouvelle étape s'ouvrait pour nos voies de communication. Enfin les hautes et basses vallées allaient être rapidement reliées grâce à l'invention de la machine à vapeur qui inaugura l'industrialisation mondiale. Toutefois, ce projet ne parvint pas à aboutir; mais, en 1842, fut construit le chemin de fer de Veracruz à San Juan, sur un tronçon de treize kilomètres, et il fut ouvert au trafic le 10 septembre 1850.

Le Président Comonfort inaugura le 4 juillet 1854 le premier tronçon de la ligne qui devait aller de Río San Juan à Acapulco en passant par Mexico, et que l'on a l'intention, aujourd'hui, de prolonger.

Inauguration du
chemin de fer
Mexico-Chalco
- huile sur toile -
L. Coto (1833)



- Compañía Imperial Mexicana -

Durant l'Intervention française, Maximilien de Habsbourg accorda à M. Lejions une concession en vue de la construction d'une voie ferrée de la Soledad à Chiquihuite. M. Escandón passa cette concession à la *Compañía Imperial Mexicana*. En dépit de la guerre civile, seize kilomètres de la ligne Mexico-Guadalupe-Veracruz furent construits.

Maximilien, qui rêvait au développement des chemins de fer, acheta un wagon de luxe, dans le style baroque français. On en a un aperçu au Palais de Miramar et, ensuite, dans la décoration des pièces du Château de Chapultepec.

- Le Président Benito Juárez -

Le Président Benito Juárez inaugura le tronçon de ligne Mexico-Puebla le 16 septembre 1867, et confirma les concessions accordées par Maximilien pour la construction du chemin de fer de Veracruz, allouant aux concessionnaires une subvention de cinq cent soixante mille pesos par mois pendant une durée de vingt-cinq ans.

En outre, quatre mille hectares de terres labourables par kilomètre de ligne construit furent attribués aux entrepreneurs du chemin de fer dit *Rezectaz*. Néanmoins, cette généreuse concession stipulait que l'entreprise serait mexicaine et que ses employés ne pourraient jamais alléguer, à leur profit, la possession de titres étrangers. Nous voyons ainsi le souci constant

de maintenir l'indépendance des chemins de fer, afin de les soustraire à la domination des compagnies étrangères.

- Chemin de fer mexicain -

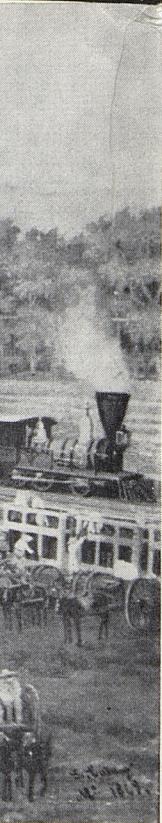
La première ligne reliant la capitale à un port important comme l'était Veracruz a été inaugurée en présence du Président Lerdo de Tejada, en 1873. C'est ainsi que naquit le Chemin de fer Mexicain de Veracruz.

Les "Rancheros"

(Vue générale de Zacatecas)

F. Lemert, première moitié du XIX^e siècle





La Vallée de Mexico
(prise du "Cerro del
Risco")-

C. Castro, "Album
du Chemin de fer
Mexicain" (1877).

On commença à construire les chemins de fer sous réserve que les compagnies seraient mexicaines; au point que, devant les pressions des capitalistes nord-américains en vue de créer des lignes de Mexico à la frontière Nord, le Président Lerdo de Tejada s'exclama : « Entre la force et la faiblesse, conservons le désert », et il s'opposa à ce que des facilités fussent données aux compagnies étrangères, en en accordant, par contre, à MM. Escandón et Guzmán, qui construisirent le chemin de fer de Mexico à Léon, dont l'inauguration eut lieu le 16 septembre 1874.

" La Garita de Jalapa "

- huile sur carton - Juan Moritz Rugendas (1833)



Le chemin de fer fut une source d'inspiration pour les peintres : ainsi, Luis Coto, en 1869, représente, dans un de ses tableaux, une station du Chemin de fer Mexicain de Veracruz, entourée d'arbres et de nombreux groupes de « rancheros » attendant l'arrivée du train; les chevaux sont peints dans diverses attitudes. Des « haciendas » environnantes arrivent les « charros » chargés de marchandises; un arbre touffu est le centre du magnifique paysage dans lequel nous voyons, au fond, le petit convoi qui arrive.

A propos du *Ferrocarril Mexicano de Veracruz*, deux magnifiques albums ont été publiés : le premier, en 1874, par Gallo y Cia, comportant des études de don Gustavo Baz et d'E.L. Gallo, ainsi que de magnifiques lithographies en couleur sépia d'Iriarte. Les auteurs ont pu justifier de cette façon les termes de la préface de cet album : « Suivre pas à pas les efforts de l'homme en vue d'aplanir les cordillères, afin de faire grimper la locomotive jusqu'à la région des aigles. » Leurs illustrations permettent de découvrir le paysage mexicain.

Le second album a été publié en 1878, par l'atelier lithographique de don Victor Bebray y Cia. Le grand lithographe et peintre don Casimiro Castro illustra, en couleurs variées, ce remarquable album, qui est actuellement un livre rare. Les chromo-lithographies ont été exécutées par A. Sigogne, C. Castro et d'autres; la description de la route et des régions a été rédigée par don Antonio García Cubas, l'éminent écrivain de l'époque : « Si, du vaisseau qui sillonne les eaux

du Golfe du Mexique, le voyageur contemple les eaux veracruzienne et l'aspect imposant du Citlaltépetl, de ce phare colossal que la Nature a élevé au cœur de la terre, on peut alors imaginer les aspérités du sol qui doivent bientôt s'offrir à lui, en un rapide trajet, les plus violents changements de température, de végétation et de paysages... A mesure que l'on avance sur la route, la végétation se pare de toute la splendeur de la vie tropicale : figuiers géants, fougères arborescentes, magnifiques mimosas, bambous dressés, floraisons entrelacées.» L'écrivain se joint au peintre don Casimiro Castro pour exécuter une œuvre d'art sur le premier chemin de fer mexicain.

Cependant, le 29 mai 1873, des concessions commencèrent à être accordées à des compagnies étrangères, du fait qu'il n'y avait pas suffisamment de capitaux dans notre pays pour ces entreprises. On donna à la *Compañía del Ferrocarril Internacional de Texas* une concession en vue de la construction d'une voie ferrée et d'une ligne télégraphique reliant la ville de Léon au Río Bravo en passant par Aguascalientes, Zacatecas, Durango, San Luis Potosí et Monterrey. On peut dire que les années 1878 à 1880 furent l'apogée du chemin de fer.

- Le porfirisme -

Don Porfirio Díaz offrit des occasions aux compagnies étrangères pour la construction de chemins de fer. Il accorda plusieurs concessions, au point que bien des lignes construites s'avèrent non rentables, et les sommes accordées furent

excessives pour un pays pauvre. Les conséquences en devaient être fatales pour l'économie nationale.

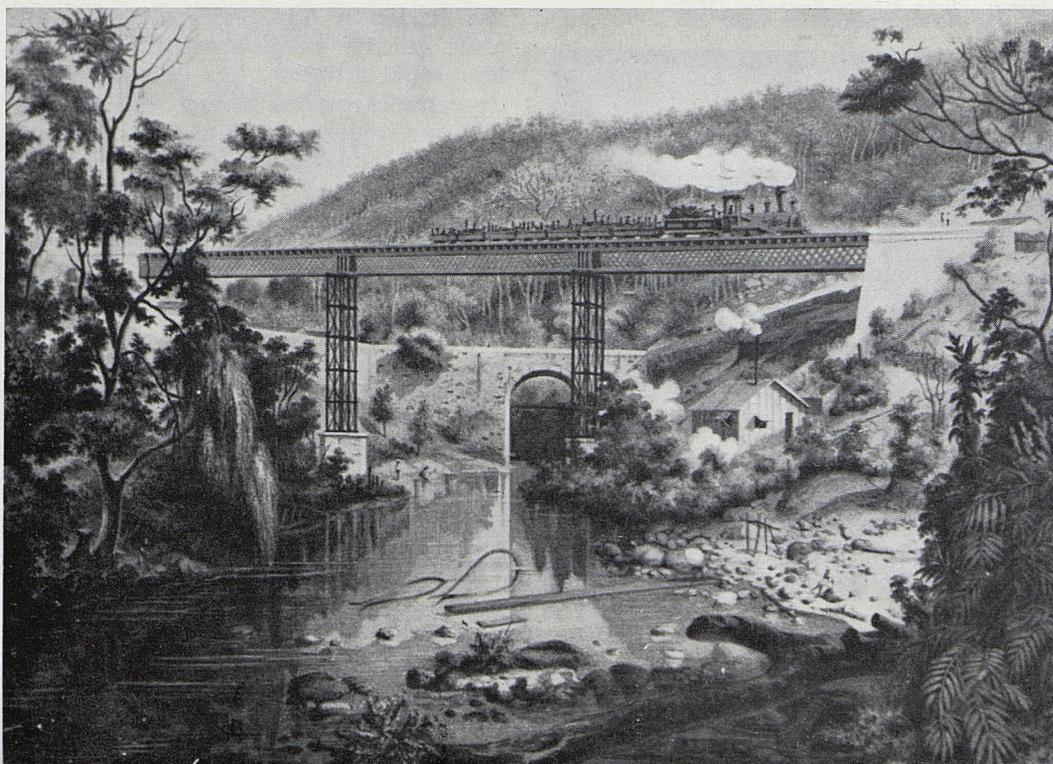
Le « porfirisme » accorda deux concessions fabuleuses : la ligne du *Ferrocarril Central Mexicano* (à grande voie) à une compagnie ayant son siège à Boston, et l'autre (à voie étroite) à la *Compañía Constructora Nacional Mexicana*, dont le siège était à Denver. En résumé, en 1880, il y avait seize lignes de chemin de fer en exploitation, totalisant 1.051 kilomètres 1/2 de longueur ; c'est pourquoi le Président Díaz créa le Ministère des Voies de Communication.

- La nationalisation des chemins de fer -

Parler de la construction des lignes secondaires serait fort long. Toutefois, il faut souligner que le développement de la construction des chemins de fer nationaux a atteint son point culminant en 1901, alors que le gouvernement de Porfirio Díaz se rendait acquéreur de la totalité des actions du *Ferrocarril Interoceánico*, et, par la suite, en 1905, il parvint à l'acquisition des lignes *El Nacional*, *El Central*, de *Veracruz au Pacifique* et de *Tehuantepec*. Ainsi, en 1910, le « porfirisme » pouvait présenter, — bilan flatteur —, un réseau de 19.748 kilomètres de longueur, en évitant que les gigantesques entreprises de genres divers, des Etats-Unis d'Amérique du Nord, passent au pouvoir de certains systèmes de chemins de fer nord-américains, selon l'expression de Limantour, au cours de son intervention, fin juin 1906, au Congrès de l'Union.

'' Le Pont d'Atoyac ''

Lithographie enluminée — C. Castro, "Album du Chemin de fer mexicain" (1877)



Les chemins de fer furent une conquête du XIX^e siècle; ils offrirent aux Mexicains des facilités pour se connaître mutuellement et découvrir le paysage de leur patrie. Ils ont sans doute contribué à la venue de grands paysagistes européens, tel l'Allemand Juan Moritz Rugendas qui, outre qu'il était peintre, fut apprécié en tant qu'historien et ethnographe; il fut le prédécesseur de nos peintres qui, à travers leurs grandes fresques, ont écrit l'histoire du Mexique; le baron Jean Gros, fils du peintre du *Pont d'Arcole* et d'autres épisodes napoléoniens; paysagiste, il nous a donné des tableaux de la Vallée de Mexico; et Daniel Tomás Egerton a laissé lui aussi des paysages et de merveilleuses lithographies. Le maître Eugenio Landesio a influé de façon indéniable sur la formation de nos peintres, dont le remarquable José María Velasco.

L'isolement des vallées séparées par les montagnes a donné leur physionomie à chaque région, à leurs coutumes régionales, à leur démographie et même jusqu'à leur cuisine particulière. Les voyages par chemin de fer furent, pour les Mexicains, de véritables découvertes de leur pays.

Les chemins de fer marquent deux étapes dans la lutte pour la liberté du peuple. Ainsi, l'Indépendance commence dans les États montagneux du Centre et du Sud. Mais, avec la conquête du désert par les chemins de fer, la Révolution a changé de cadre et elle naquit dans le Nord, en 1910.

- La Révolution -

Les chemins de fer subirent des dommages catastrophiques durant la Révolution de 1910 et de 1916 : agressions de trains, machines infernales, destruction des voies. Aussi, don Venustiano Carranza dut-il entreprendre la reconstruction des chemins de fer, et les utiliser comme base fondamentale pour résoudre le problème économique du pays. On avait perdu 3.873 wagons de marchandises, 50 locomotives, 39 voitures de voyageurs; aussi, en 1914, décréta-t-il la mise sous séquestre des chemins de fer nationaux du Mexique, en remettant leur administration à un organisme d'Etat dénommé « Direction Générale des Chemins de fer Constitutionnalistes ».

Les chemins de fer nationaux disposent actuellement de 23.362 kilomètres de voies ferrées dans le pays.

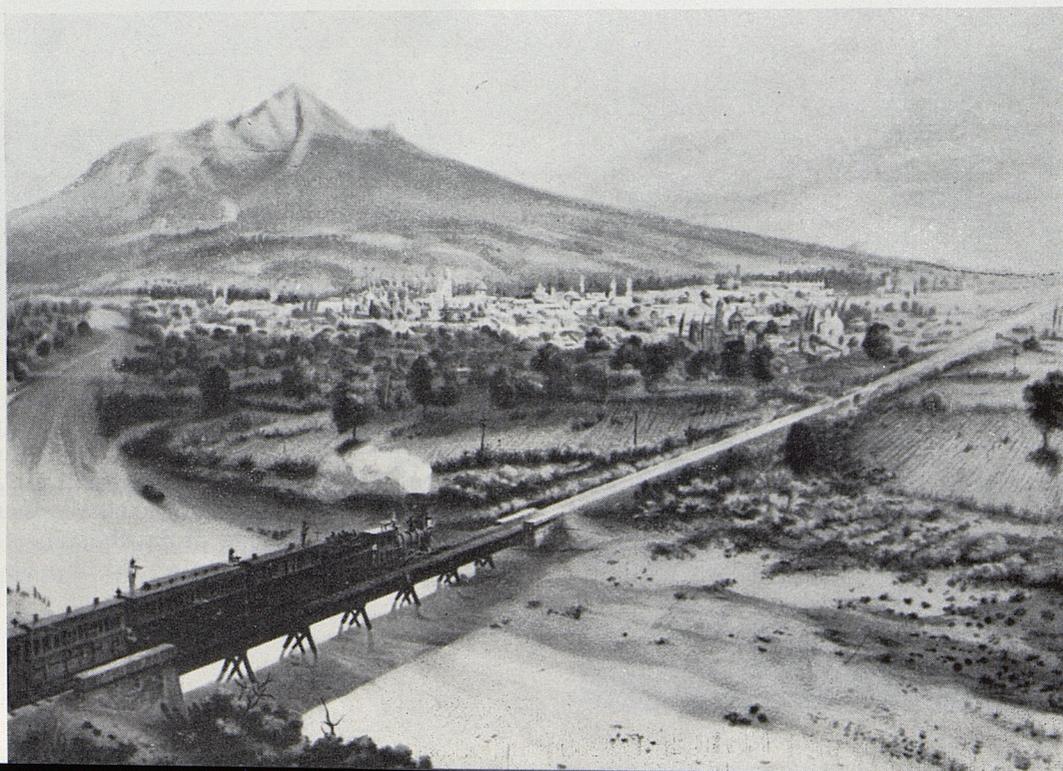
- L'Aérostation -

Guillermo Eugenio Robertson faisait une ascension en ballon le 12 février 1835 à onze heures, en partant de l'arène de San Pablo. Le général Miguel Barragán, Président de la République, présidait cette manifestation.

Deux jours plus tard, le 14, l'aéronaute Robertson revenait à Mexico pour y saluer le Chef de l'Etat.

" Huamantla "

(Prise du pont de San Lucas) - lithographie enluminée - C. Castro (1877)



Dans une estampe lithographique d'alors Robertson est représenté dans la nacelle de son ballon, lequel est entouré d'une large bande portant la date de cet événement : « Première ascension à Mexico par Eugenio Robertson - 12 février 1835. » Voici donc cent vingt-neuf ans que l'aéronautique était inaugurée au Mexique.

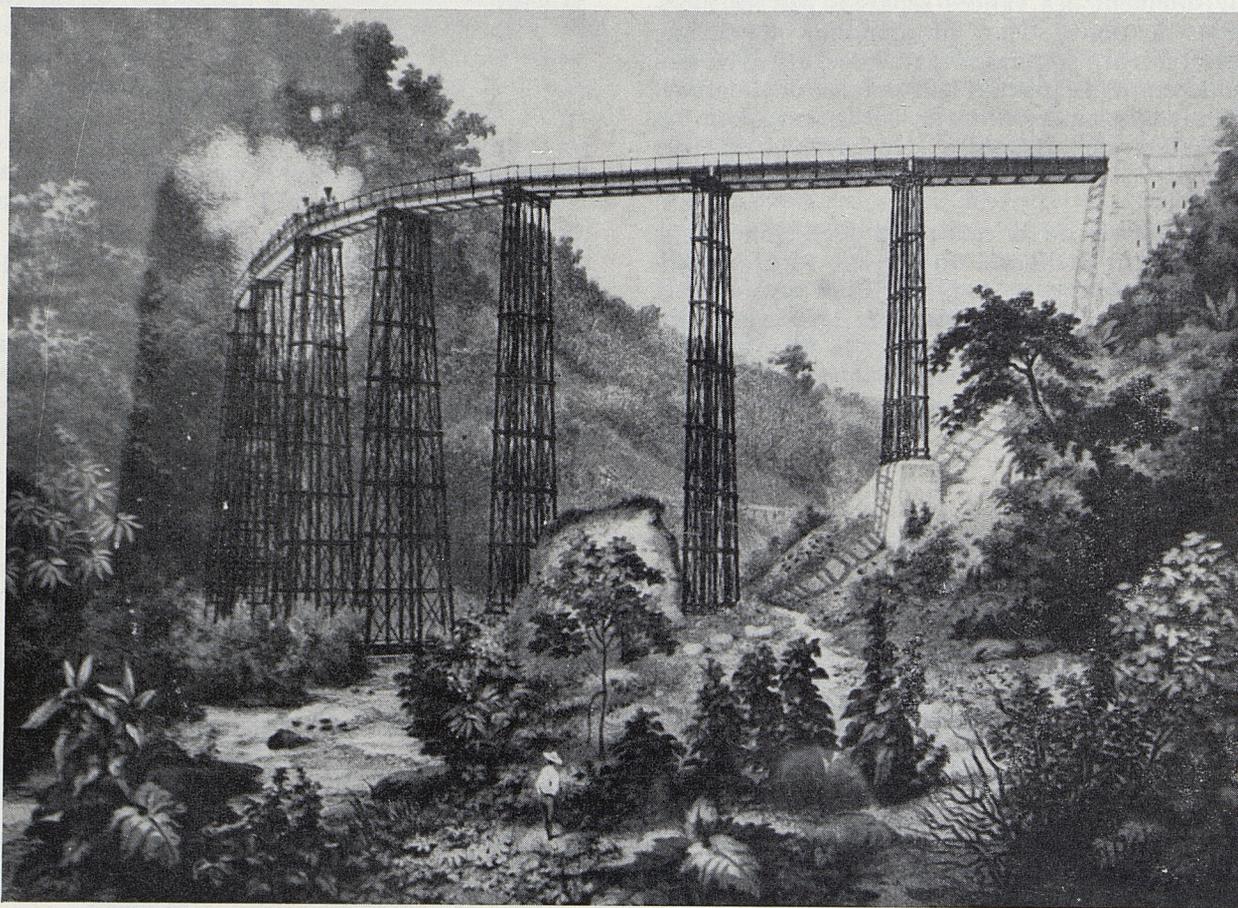
La première version française des voyages de Mr Robertson — que les lecteurs mexicains devaient, à cette époque — fut publiée par le célèbre éditeur Galván.

Le général Barrera, entrepreneur du spectacle, déposa entre les mains d'un banquier la somme de 55.000 francs, à titre de caution, pour répondre de son engagement.

Son second voyage — selon un imprimé de 1835 — eut lieu le dimanche 4 octobre 1835 à 10 heures. Au milieu des cris de la foule s'éleva l'écho du porte-voix de l'aéronaute, alors qu'il commençait à prendre de la hauteur : « Vive la liberté ! » Le ballon s'éleva; il était décoré de banderoles tricolores, celles de notre drapeau.

Le ballon se posa sur la ferme de Balbuena, près de « El baño del Espejito », derrière la Candelarita.

Le ballon utilisé par Robertson était celui-là même qui avait servi à célébrer à Paris les « trois glorieuses » (27, 28 et 29 juillet 1830) et qui fut utilisé à New-York pour commémorer l'anniver-



'' Le Pont de Metlac ''

Lithographie enluminée — C. Castro, ''Album du Chemin de fer mexicain'' (1877)

Le voyage dura une heure et demie. Robertson en tira de nouvelles expériences, consignées dans un mémoire dédié à l'École des Mines. Il était monté à 5.928 mètres, survolant les cimes du Nevado, de l'Ixtacihuatl et du Popocatépetl.

saire du 4 juillet. A Mexico, ce ballon présida aux réjouissances du 16 septembre. Il semblait donc que ce ballon était exclusivement destiné aux commémorations de la liberté.

- Le premier aéronaute mexicain -

Don Benito León Acosta, ancien élève de l'École des Mines, fut le premier Mexicain qui soit monté en ballon. Ceci se passait dans la matinée du 3 avril 1842. Cette prouesse fut dédiée au général don Antonio López de Santa Anna, Président de la République.

Acosta naquit à Guanajuato en 1819; il fit ses études à l'École des Mines. Sa célèbre ascension dura une demi-heure, au bout de laquelle il se posa sur la « Calzada del niño perdido ».

Un mémoire de la première ascension en ballon de don Benito León Acosta fut publié en 1842. On y relate les détails de l'ascension et de la réception qui lui fut offerte par la ville : « Les portes, les balcons, les toits, tout était plein de monde qui saluait et acclamait l'aéronaute, avec les « sombreros », avec les mains, avec des mouchoirs, de toutes les manières. Hommes, femmes, enfants, tous à l'envi dirigeaient leurs regards vers l'aéronaute et lui offraient leurs compliments... Mais, entre tout, ce qui était le plus remarquable, fut une dame qui, à l'angle des rues *San Felipe Neri* et *Las Ratas*, avec un enthousiasme sans bornes, couvrait l'aéronaute de fleurs et de plantes ornant les corbeilles de sa demeure et d'un autel qui y était alors dressé. »

Ainsi Acosta remplit tout une époque de ses ascensions spectaculaires.

Il consacra sa seconde ascension au beau sexe mexicain, le 1^{er} mai 1842. Puis, il en fit une autre à Querétaro en 1843. Le 15 avril 1844, à 8 heures du matin, il s'élevait au-dessus de la ville de Pátzcuaro, pour se poser dans le vallon de l'« hacienda » de Chapultepec. Une magnifique place fut construite dans la ville de Morelia, afin qu'Acosta pût entreprendre une ascension en ballon, en novembre 1844; en cette occasion, il subit un accident : la corbeille du ballon vint frapper les colonnes et corniches d'un bâtiment, et Acosta eut une jambe fracturée.

Par la suite, les ascensions se succédèrent avec Juan Bautista, Braulio Franco, Abraham Dávalos, Aquilino Alemán et Flora Conde; plusieurs eurent pour point de départ les arènes du *Paseo Nuevo*. Le désintéressement du public pour ce genre de spectacles commença avec l'ascension en ballon de la fille d'un danseur de corde allemand. A cette période d'ascensions apparut la figure pittoresque de don Joaquín de la Cantolla y Rico, propriétaire du ballon « El Vulcano ».

- Le dernier aéronaute -

Don Joaquín de la Cantolla y Rico fut le dernier des aéronautes mexicains. Dans son livre « *Panorama mexicano* », le journaliste Ciro B. Ceballos l'appelait « Homme sidéral », « genre de l'air ».

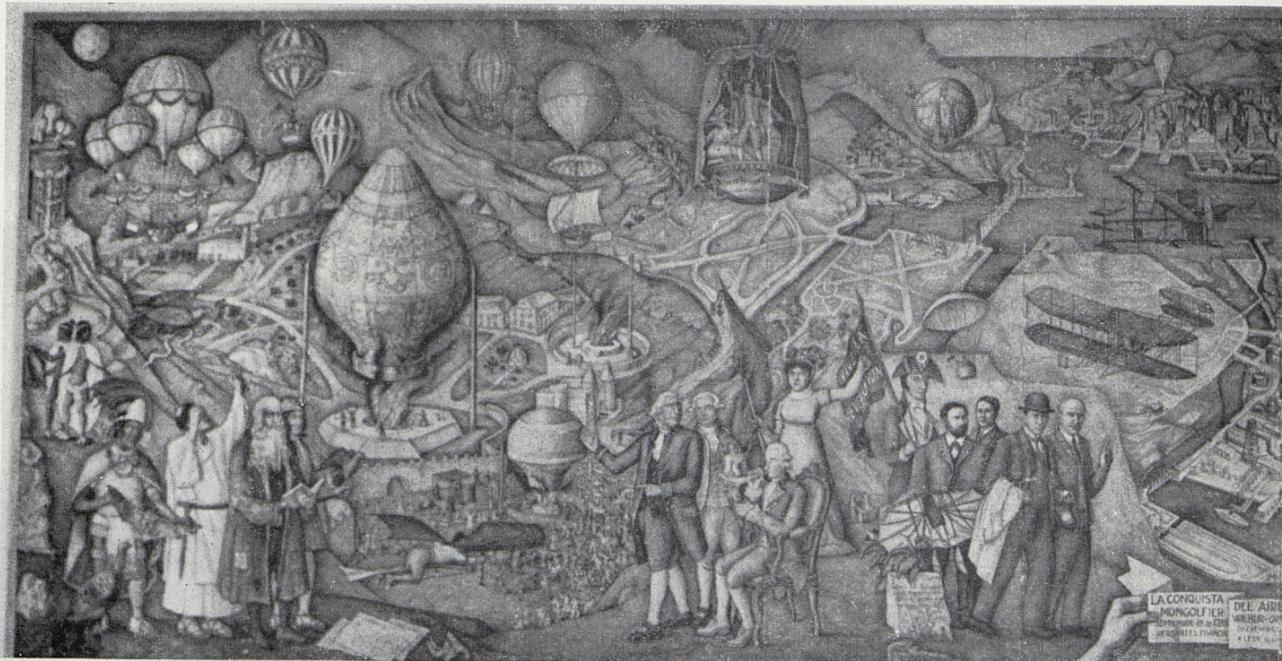
« Roide comme un pantin de manufacture, comme une figure de cire du Musée Grévin, il était grand et sec, portait moustache et avait les sourcils fournis; sa taille était rehaussée par un énorme chapeau haut de forme, enfoncé sur un œil, tandis que l'autre, orné d'un monocle, brillait dans la blancheur de porcelaine de la sclérotique, dans la noirceur étincelante d'une pupille à la redoutable expression polyphémique. »

Don Joaquín de la Cantolla y Rico retint, pendant quarante ans, l'attention du public mexicain par ses voyages en ballon; un de ses plus remarquables exploits fut celui qu'il effectua, vêtu en « charro » et monté sur un cheval suspendu au ballon.

'' Don Joaquin de la Cantolla y Rico ''
Acrilate sur toile — Antonio González Orozco



La fresque du peintre Juan O'Gorman ayant pour titre "La Conquista del Aire por el Hombre" ("La Conquête de l'Air par l'Homme") représente l'histoire de l'aviation depuis ses débuts jusqu'à la date où Lindbergh vola de l'Amérique vers l'Europe



Cette fresque est divisée en trois sections. On y voit les premiers essais de vol par Léonard de Vinci; l'appareil qu'il inventa et avec lequel il échoua. La première section qui embrasse le tiers de la fresque, se rapporte fondamentalement à l'invention des ballons, depuis le premier, exécuté par les frères Mongolfier et fonctionnant à l'air chaud. Ce premier ballon avait été lancé dans l'espace le 18 septembre 1783, à Versailles. On y voit encore les ballons à l'hydrogène, inventés par l'homme de science Pilatre de Rosiers, qui figure dans cette fresque, assis dans un fauteuil, aux côtés des frères Mongolfier. Mme Godard y est peinte également. Durant la Révolution Française, celle-ci effectua d'importants vols en ballon, au service de son pays, durant cette période critique de l'histoire. La seconde partie de cette peinture — au centre — est dédiée à l'invention de l'aviation, aux appareils plus lourds que l'air, c'est-à-dire aux aéroplanes. Cette grande révolution dans la science et dans la technique est entreprise par les frères Wright, Wilbur et Orville. Le premier vol effectué par l'homme en aéroplane remonte au 17 décembre 1803, à Kitty Hawk, dans la Caroline du Nord (Etats-Unis). A côté des dirigeables à grande propulsion, ayant un moteur à essence, on relève dans cette section les avions et hydravions inventés pour la première fois par l'homme. Parmi ces derniers, le fameux « 14 bis » du grand pilote sud-américain Santos Dumont. Les portraits des personnages compris dans cette section sont ceux d'Otto Lilienthal, homme de science et aéroplane qui inventa les planeurs; Thomas Edison, au génie de qui l'on doit le fonctionnement du moteur électrique à quatre temps; les frères Wright, premiers aviateurs du monde.

Les principaux aviateurs de ces débuts de l'aviation étaient Santos Dumont, Henry Farman, Léon de la Grange, Louis Blériot et Glen Curtiss, dont on voit les portraits dans cette fresque.



Au centre de la peinture est représenté un gisement de pétrole, car, sans le moteur à essence, il n'aurait pu y avoir d'aviation. La troisième section est consacrée à la dernière étape des débuts de l'aviation et rend hommage au vol effectué, de façon héroïque, par le premier grand aviateur Charles Lindbergh, les 20 et 21 mai 1927, et où, pour la première fois, l'homme réalise un vol sans escale entre l'Amérique et l'Europe.

L'avion « Spirit of Saint-Louis », sur lequel il effectua ce remarquable exploit, est représenté dans cette section. Dans cette partie de la fresque sont représentés les principaux aviateurs du début du xx^e siècle : A. Cherkof, aviateur soviétique qui arriva le premier au Pôle Nord par la voie des airs; Mme Beryl Markham, aviatrice anglaise qui, au début de ce siècle, fit le vol le plus long, entre Londres et l'Australie; Mme Amélie Erheart, qui fut non seulement une aviatrice fameuse, mais encore l'inventeur d'instruments d'aviation; et Charles Lindbergh lui-même.

Dans cette section est représentée la façon dont l'aviateur se jette de l'avion en parachute. On y voit la Tour Eiffel, qui fut le mouillage de dirigeables; et une partie d'un laboratoire, avec des tunnels d'air pour essais d'avions. Cette fresque fut peinte en 1937; elle se réduit à reproduire une scène de l'histoire de l'aviation jusqu'à cette date.

Le 26 juillet 1863, il effectuait sa première ascension dans son ballon *Moctezuma*, pavoisé aux couleurs nationales, ainsi que l'ont peint Diego Rivera, dans sa grande fresque « *La Alameda de México* », et Antonio González, pour la *Salle du XIX^e siècle* du Château de Chapultepec. Ainsi, cette année verra le centenaire de la première ascension de Cantolla y Rico, personnage fantastique qui fait partie de la vie populaire de toute une époque de l'Histoire, et qui fut chanté par le compositeur du peuple :

*Cantolla vit toujours, oui, qu'il vive;
dans la parure de la patrie aimée.*

- L'Aviation -

Le xx^e a changé le mode de vie du Mexicain. Il a transformé la physionomie du Mexique du xix^e siècle. Il semble bien que les ballons ne pourraient plus tenir leur place dans le panorama de notre temps. Ainsi, l'aviation débute en 1907 avec les premières expérimentations, avec les planeurs des frères Juan, Pablo et Eduardo Aldazara. Pour leur part, MM. Miguel Lebrija et Alberto Braniff furent les précurseurs de l'aviation mexicaine.

La transformation entreprise au Mexique par la Révolution eut l'avion pour symbole. A l'occasion du centenaire de l'Indépendance des aviateurs français arrivèrent, sous l'égide d'Alfred Maissant, et parmi eux figuraient les frères Wright et le pilote français Roland Garros. Ainsi, peu après, Alberto Braniff parvient à voler, avec un avion acquis en France, à une hauteur moyenne de soixante mètres, et à rester en l'air de dix à douze minutes.

En 1911, arrivaient à Mexico quatre aviateurs, dont deux femmes. Ils firent des démonstrations de leur dextérité sur le terrain de Balbuena.

Don Francisco I. Madero, alors candidat à la Présidence de la République, assistait à ces exhi-

bitions. Invité à voler par le capitaine Dyot, à la surprise générale, il effectua un vol sans incident.

Le dictateur Victoriano Huerta prétendait utiliser l'aviation à des fins bellicistes. Il envoya aux Etats-Unis trente cadets de l'*Ecole des Aspirants*, pour y étudier à l'*Ecole Blériot de France*. Il passa commande de trente avions, mais il ne put en obtenir la fourniture.

En 1914, les troupes constitutionnalistes obtinrent deux avions. En 1917, Horacio Ruiz réalisait le premier vol, transportant le courrier entre Mexico et Pachuca.

Le « Département de la force aérienne nationale » fut créé par don Venustiano Carranza le 5 février 1915. Alors furent fondés des ateliers de construction et de réparation d'aéroplanes, ainsi que l'*Ecole militaire d'aviation*.

Ainsi furent jetées les bases de l'aviation au Mexique, Ses lignes en furent ouvertes par le général Fernando Proal Pardo (1917), Roberto Fierro, Pablo Sidar et Rafael Fonseca (1914), Emilio Carranza et Francisco Sarabia, qui réalisèrent l'étape héroïque de l'aviation. C'est actuellement le moyen de communication le plus rapide et le plus sûr.

Alors que le ciel du Mexique est traversé par les nouveaux « Jets », lesquels s'apparentent à l'architecture moderne comme les ballons complétaient l'ancien style baroque français du début du xix^e siècle, l'on comprend que l'on vit une ère nouvelle.

Il y a actuellement trois cents compagnies qui sillonnent les routes nationales concédées; trente d'entre elles sont de première importance, vu le capital investi. Les autres sont de petites entreprises qui effectuent des vols assez irrégulièrement. Les routes internationales sont exploitées par quinze compagnies.

La Journée de l'Indien

Internat dans la
Tarahumara ►
(Etat de Chihuahua)



Le 19 avril 1964, on célébrait à Mexico la Journée de l'Indien américain. A cette occasion, M. Adolfo López Mateos, Président de la République, accompagné de membres de son Cabinet ainsi que de hauts fonctionnaires, inauguraient le nouvel immeuble de l'Institut Linguistique d'Eté. A cette cérémonie solennelle prirent la parole : M. le D^r Alberto Sepúlveda y Contreras, Ambassadeur de la République du Chili, M. Ramón Beteta, Président de l'Institut Linguistique d'Eté, et M. le D^r Alfonso Caso, Directeur de l'Institut National Indigéniste.

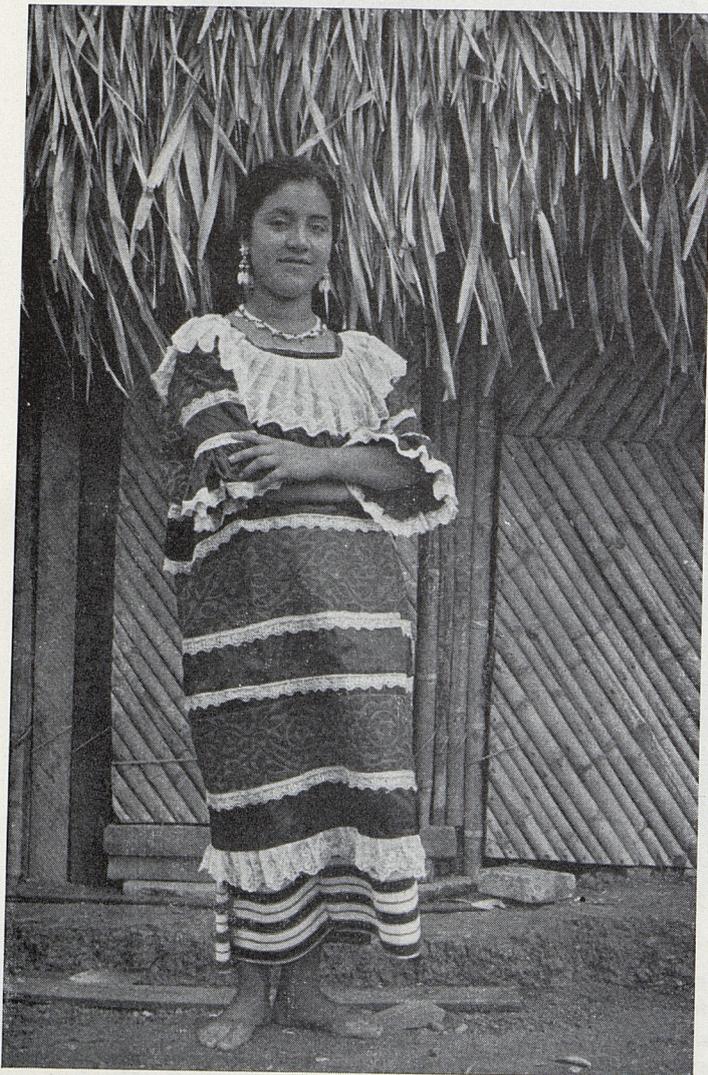
Ces discours représentent un important apport pour la solution du problème indigène.

L'INSTITUT INDIGÉNISTE INTER-AMÉRICAIN

par le Dr Alberto SEPULVEDA CONTRERAS
*Ambassadeur du Chili,
Président du Comité directeur
de l'Institut Indigéniste Inter-Américain*

NOUS nous réunissons chaque année, lors de cette cérémonie solennelle, pour commémorer la date, maintenant américaine, de la *Journée de l'Indien*, dédiée au descendant des colonisateurs primitifs de notre continent, dont d'innombrables témoignages de leurs anciennes cultures existent du nord au sud et que le temps a préservés, afin de montrer à la postérité la façon dont on affrontait alors le destin, grâce à l'esprit de lutte et à la volonté de vivre.

La présence, à cette séance commémorative, de plus en plus nombreuse et choisie, de personnalités du Gouvernement Mexicain, de représentants du Corps diplomatique et des Organisations internationales ayant leur siège au Mexique, ainsi que de hauts fonctionnaires de l'Administration mexicaine, constitue une preuve éloquent de l'intérêt et de l'écho que prend, petit à petit, le problème indigène en Amérique.



Femme mazatèque (Bassin du Papaloapan)

Il ne pouvait en être autrement quand on pense que ce secteur non encore assimilé représente trente millions d'êtres humains dont les moyens d'existence sont déficients, et dont l'isolement et la faible participation à la vie collective sont des facteurs de paralysie pour l'économie nationale.

La noble tâche qui consiste à les incorporer à un plan de vie adéquat et conforme aux progrès de la civilisation, est en marche depuis de longues années. A cet engagement — pas toujours facile et parfois décevant — participent gouvernements, universités, fondations et institutions privées, mais, surtout, cet *Institut Indigéniste Inter-Américain*, dont j'ai l'honneur de présider le Comité directeur.

Il m'est agréable de rappeler, avec un sentiment de gratitude, qu'une place d'honneur parmi nos gouvernements revient au Mexique, le premier à avoir attiré

l'attention du monde continental sur nos frères les plus abandonnés et à favoriser leur incorporation au progrès collectif, comme il a été le premier également à proposer que l'Institut — alors naissant et d'un caractère plus restreint — s'intègre à l'*Organisation des Etats Américains* en vertu d'une convention passée entre ces deux institutions et grâce à l'établissement de plans de travail en collaboration et avec l'appui de presque tous les gouvernements du continent. Du fait de cette noble initiative, le siège du nouvel Organisme spécialisé a été installé à Mexico.

Aujourd'hui, il n'est point de nation de notre continent — du Canada au cap Horn — qui ne considère comme une nécessité urgente de sa politique, d'incorporer ces secteurs indigènes, grands ou petits, à l'activité nationale, à un meilleur niveau de vie et au développement économique, permettant ainsi de réduire les disparités économiques et politiques entre ses habitants. A plus forte raison maintenant que, dans notre orbite, tout tend à former des entités économiques de grands conglomérats, comme le *Marché Commun européen*, les groupements asiatiques et africains, ainsi que notre *Association Latino-Américaine de Libre Commerce*, dont l'ambitieux objet est également un marché commun.

A cet effet, on est en train de s'employer énergiquement, en vue du progrès et du développement interne, à ce que la consommation nationale s'accroisse et à ce que la production soit stimulée pour que tous les peuples puissent montrer ainsi un progrès, une vie plus honorable et un standing plus élevé.

Dans cette entreprise civilisatrice et humaine, l'*Institut Indigéniste Inter-américain* tient une place de choix. Il fonctionne depuis vingt-deux ans dans l'hospitalière et splendide capitale mexicaine, en contact permanent avec instituts indigénistes nationaux et associations publiques ou privées, pour une tâche mal connue mais singulièrement efficace, et recevant continuellement l'appui du Gouvernement du Mexique, notamment par l'intermédiaire du Ministère de l'Education Nationale.

L'Institut édite des publications périodiques de haute valeur, dans lesquelles il fait connaître les origines, les psychologies, les coutumes et les traditions des différents groupes ethniques de notre Amérique. Il prépare des techniciens qui apporteront aux communautés indigènes la connaissance et l'exemple de meilleurs modes de vie et de saine coexistence nationale.

Dans son *Centre d'Instruction de Puebla*, l'Institut organise des groupes de remarquables propagandistes, convaincus de la bonne cause des revendications et de l'incorporation de l'Indien américain aux formes de vie modernes.

En contact avec des organisations similaires de tous les pays membres, il échange le fruit de son expérience et de ses études documentées. Grâce à sa sérénité et à

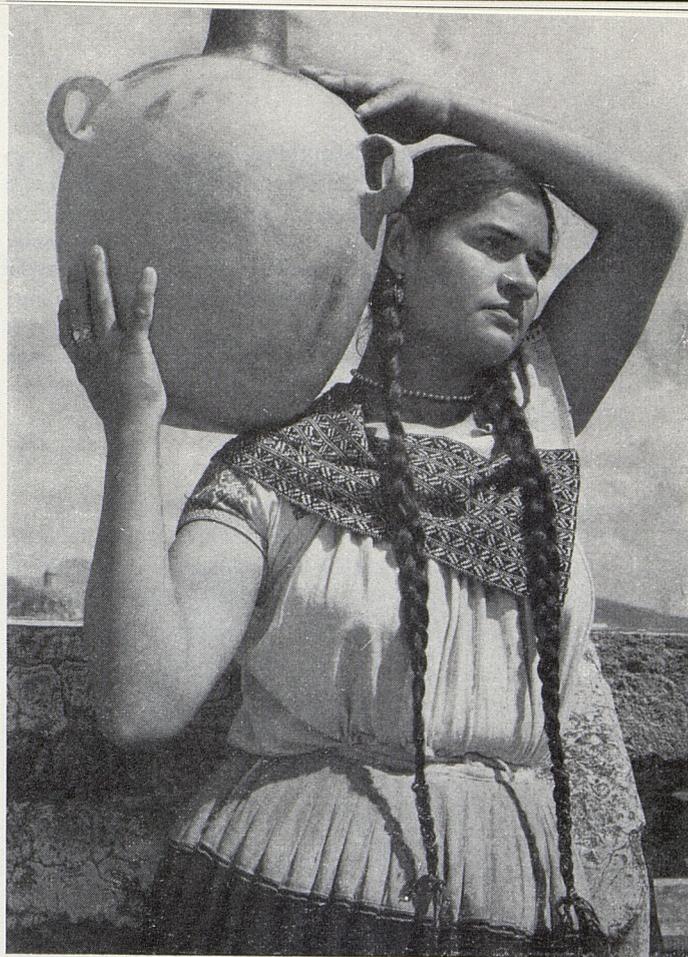
ses efforts, il est parvenu à assurer l'appui croissant des Gouvernements, dans cette croisade continentale.

Il serait bien trop long d'énumérer les tâches incessantes et fructueuses de notre Institut ; néanmoins, tout en désirant être bref, il nous faut insister sur le fait notoire qu'il acquiert de plus en plus d'autorité et d'importance dans le cadre de l'*Organisation des Etats Américains*, autorité continentale suprême, et sur les Gouvernements.

A propos de cette œuvre méritoire, il faut souligner le réel apostolat et la profonde compréhension humaine que développe son Directeur, M. Miguel León Portilla, avec sa courageuse équipe de collaborateurs.

Avec une ardeur opiniâtre, ils sont en train de créer les conditions nécessaires pour que nos compatriotes des milieux indigènes soient définitivement incorporés à cette grandiose entreprise d'amélioration de l'homme américain et de jouissance de la civilisation occidentale.

L'avenir économique et la paix sociale de notre pays exigent l'exécution intégrale de cette tâche, dans un climat de fraternité et de ferme progrès vers le devenir lumineux qui attend l'Amérique Latine. Et plus tôt nous y parviendrons, plus grande sera la récompense de la tâche accomplie.



Indienne otomí (Etat de Hidalgo)

LE MEXIQUE ET L'INDIEN

par Ramón BETETA

Président de l'Institut Linguistique d'Été de Mexico

CERTAINS disent que le Mexique est un pays indien. C'est bien. Mais, qu'est-ce qu'être indien ? Ce qui vient tout d'abord à l'esprit est un critère racial, mais, à l'exception des endroits où les centres indigènes sont demeurés complètement isolés, depuis de longues années,

parler de la race est tout simplement une absurdité. Toutefois, il en est qui continuent de penser à séparer les hommes selon leur race, quand bien même ils devraient suivre un critère aussi arbitraire que celui



Jeune
zinacantèque
(Etat de Chiapas)

selon lequel une seule goutte de sang noir rend un homme noir. Mais le problème indigène, le problème indien, n'est pas seulement un problème de race et de nombre ; en réalité, c'est une chose plus importante, plus profonde, ayant deux aspects : l'un, celui de savoir jusqu'à quel point les Mexicains sont tous des Indiens ; et le second, de savoir quelle est l'attitude correcte et quelle politique on doit suivre vis-à-vis de ces groupes de population qui ne se sont pas encore incorporés intégralement à la vie nationale.

A cet égard, le Mexique et son gouvernement ne pensent pas que le problème de l'Indien soit, comme on l'a pensé parfois avant la Révolution, une question d'en finir, soit en l'éteignant, soit en l'absorbant. Le Mexique sait que notre physionomie propre, que nos caractéristiques physiques, culturelles, que notre art, ne sauraient être compris si l'on ne se souvient qu'il est en partie indigène ou indien, et si l'on ne se rappelle que ce sont ces caractéristiques indigènes qui font du Mexique ce qu'il est.



Femmes chamulas
(Etat de Chiapas)



Indien huichol
(Etats de Jalisco et de Nayarit)

LE PROBLÈME INDIGÈNE EN AMÉRIQUE LATINE

par Alfonso CASO

Directeur de l'Institut National Indigéniste du Mexique

Nous célébrons aujourd'hui le vingt-troisième anniversaire de la *Journée de l'Indien*, instituée par le premier Congrès Indigéniste qui s'est tenu à Pátzcuaro en 1940.

Quand l'Assemblée qui se tenait dans cette ville décida de célébrer une journée, en hommage à l'indigène d'Amérique, et recommanda la création d'instituts nationaux, filiales de l'*Institut Indigéniste Inter-américain* créé par une Convention internationale, cela ne fut que la cristallisation d'une vieille aspiration et l'expression d'un espoir.



Mère tarahumara
(Etat de Chihuahua)

Les délégués des pays américains qui assistèrent à ce congrès, manifestaient de la sorte que l'Amérique avait conscience d'une injustice, plusieurs fois séculaire, que l'on avait commise contre la population autochtone du Continent.

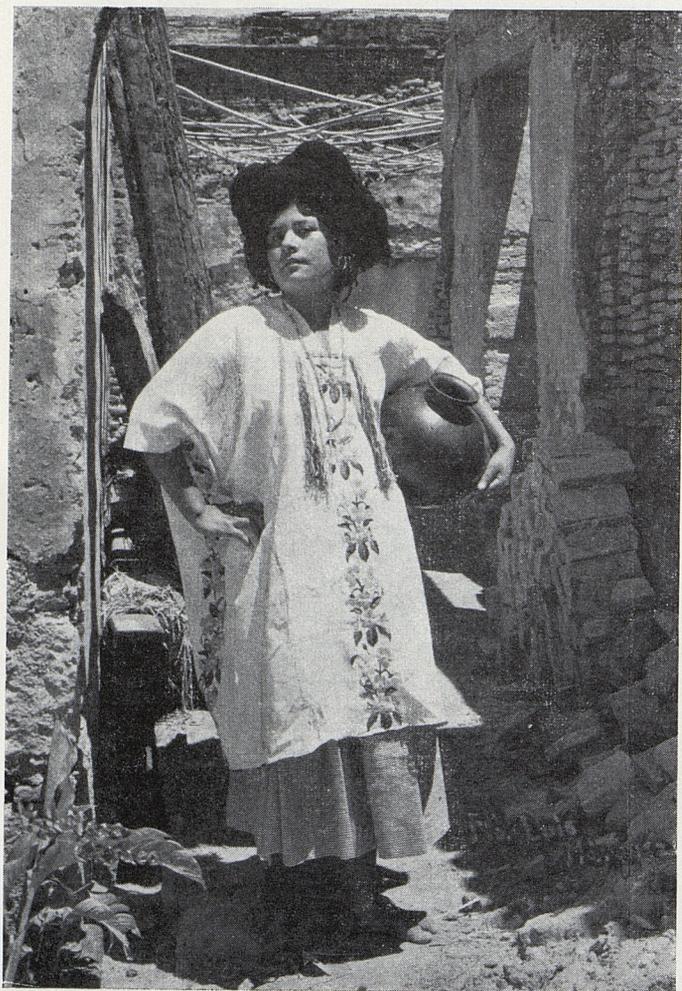
Du Canada à la Terre de Feu, des groupes indigènes plus ou moins importants — dans l'ensemble 15 millions d'habitants — continuaient d'exister dans chacun de nos pays ; dans les Antilles, au Costa Rica et en Uruguay, il n'y avait que des groupes restreints, qui ne constituaient pas, à proprement parler, un problème social. Dans tous les autres pays du Continent se posait le problème de l'intégration de ces groupes indigènes à la vie nationale.

Néanmoins, s'il est vrai qu'il existe des groupes autochtones aussi bien au Canada et aux Etats-Unis qu'en Argentine et au Chili, ce sont les pays de l'Amérique intertropicale où se pose, avec le plus d'acuité, le problème des populations indigènes, du fait de leur plus forte densité.

Le Mexique, le Salvador, le Guatemala, le Honduras, le Nicaragua, l'Equateur, le Pérou et la Bolivie — voire la Colombie, le Vénézuéla et le Brésil — se trouvaient dans cette situation.

A quoi est due cette survivance d'importants groupes de population indigène dans les pays de l'Amérique intertropicale ? On a voulu parfois expliquer ce phénomène social par la nature de la colonisation espagnole et portugaise, différente de la colonisation anglaise, et l'on est arrivé à la conclusion que la survivance indigène dans l'Amérique intertropicale est due à une plus grande bienveillance de la conquête et de la colonisation espagnoles, comparées à la conquête et à la colonisation anglo-saxonnes.

A notre avis, cela est faux. Le conquistador et colonisateur européen a procédé de la même façon dans les Antilles, en Argentine et en Uruguay, ou sur la côte atlantique du Canada et des Etats-Unis. Dans ces régions, l'indigène a été exterminé en grande partie, comme il l'a été aussi, des années durant, au Brésil et dans le nord du Mexique. Mais, dans l'Amérique intertropicale, les nations indigènes étaient économiquement et politiquement organisées en royaumes et en empires, et cette organisation des indigènes, du centre du Mexique au nord du Chili, permettait de les utiliser au lieu de les exterminer, et de les exploiter au profit et pour l'établissement des nouvelles colonies. Tarasques, Nahuas, Otomis, Huastèques, Totonagues, Mixtèques, Zapotèques et Mayas, Lencas, Chibchas et Incas ainsi



Yalaltèque de la Sierra de Villalta
(Etat d'Oaxaca)

que les autres nations qui faisaient partie de l'Empire du Sud, étaient parfaitement aptes, étant donné leur culture avancée et leur organisation indigène, à être utilisés pour l'exploitation des territoires nouvellement découverts et conquis.

Aussi, dans ces régions, le conquistador s'est-il simplement substitué à la classe dirigeante, mais il conserva en grande partie l'organisation indigène, au point qu'il y avait encore au Mexique, en 1824, des « caciques » juridiquement reconnus.

Personne ne tue ou n'extermine ses serfs. En Amérique, la population européenne contrôlait simplement, pour son compte personnel, les populations indigènes de culture avancée.

D'autre part, les droits à la terre des caciques se transmettaient également en ligne féminine ; ainsi, quand un Espagnol se mariait avec la fille du cacique, il recevait, avec son épouse, le droit sur les terres que la Colonie espagnole avait reconnus à ceux que l'on appelait alors « Seigneurs naturels ». La possession de ces terres fit que, en certains cas, il y avait des caciques espagnols en tant que « Seigneurs naturels » des indigènes.

Il serait injuste et faux de nier que des hommes illustres aient tenté, au début, de protéger l'indigène et ses communautés, que les rois d'Espagne et le Conseil des Indes, des prélats et des missionnaires aient senti l'injustice de l'exploitation, et que leurs voix furent écoutées parfois, et leurs ordres transformés en lois. Mais ces lois allaient à l'encontre des intérêts économiques et politiques des conquistadors et de colonisateurs qui, dès le début, s'opposèrent à leur application, et parvinrent bien souvent à les tenir pour lettres mortes



Alfonso Caso
Directeur de l'Institut
National Indigéniste

et non pour une réalité juridique. On se pliait aux lois, mais on ne les exécutait pas.

Toutefois, un fait naturel et culturel inévitable était en train de préparer, mieux que n'importe quelle loi, la libération de l'Indien. Nous voulons parler du métissage biologique et social qui se produisit dans nos Républiques durant les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Ce métissage allait créer ces communautés métisses que sont aujourd'hui nos Républiques et aussi, de façon inévitable, allait entrer en gestation le sentiment de nationalité qui a donné naissance aux luttes pour l'indépendance du début du XIX^e siècle.

La population des colonies espagnoles et portugaises, de plus en plus intégrée, plus consciente d'elle-même, à l'heure où la Métropole pouvait difficilement s'occuper des questions d'outre-mer, en raison des problèmes qu'elle affrontait sur le plan intérieur, a permis aux leaders créoles et métis de nos nations — Hidalgo, Santander, Bolivar, San Martín — de comprendre que nos pays avaient alors le droit de se gouverner eux-mêmes et de se poser leurs problèmes propres, parfois parmi les convulsions des luttes civiles.

Le métissage s'est poursuivi sur une plus haute échelle au moment de la disparition des restrictions légales d'un régime de castes, et il s'est renforcé durant le XIX^e siècle, du fait de l'attitude de sympathie à l'égard de l'indigène



Buste du libérateur Miguel Hidalgo y Costilla
(par le sculpteur mexicain Federico Canessi)
Escalier d'honneur du Comité France-Amérique à Paris

qu'ont eue les gouvernements libéraux et républicains. Mais une bonne partie de la population, la plus délaissée, la plus pauvre, avait fui vers les zones d'accueil, dans la montagne et dans les déserts. Parce que moins accessibles et aussi parce que moins convoités, ces lieux permettaient aux communautés indigènes, de vivre dans le cadre de leur vie traditionnelle. Elles se sont maintenues dans bien des régions, sans que leur parviennent les progrès techniques et sociaux de nos pays, parfois sans terres propres, parfois exploitées, sans avoir l'espoir de s'incorporer à la vie d'un Etat moderne.

Aussi, quand cette réalité sociale se fit jour à Pátzcuaro, en 1940, alors que les délégués de tous nos pays exposaient la situation de ces communautés et de ces groupes indigènes, vit-on l'obligation qu'avaient leurs gouvernements de s'en occuper d'une façon particulière, de leur donner ce qu'elles n'avaient eu jusqu'alors que d'une façon précaire et sporadique, des occasions de se développer, afin de vivre une vie plus humaine, à laquelle tout homme a droit. Et l'on pensa alors à créer l'*Institut Indigéniste Inter-américain* et, dans chaque pays, un institut national, en vue de s'occuper tout spécialement du problème des groupes indigènes qui existent dans chacune de nos Républiques.

Au Mexique, dès que l'Indépendance prit naissance, Hidalgo en pose déjà le principe fondamental. Tous les Mexicains ont la même situation légale. L'esclavage ne doit pas exister en Amérique. Et cette attitude si généreuse et si réaliste de l'initiateur de notre Indépendance a été de plus en plus renforcée par les gouvernements républicains qui se sont succédé durant le XIX^e siècle.

Les gouvernements révolutionnaires, continuant cette tradition libérale, ont affirmé, et continuent de le faire, que le problème indigène n'est pas un problème racial, que la capacité humaine ne dépend pas de la race, mais du tempérament individuel et des conditions dans lesquelles se développe l'individu. Ils ont affirmé — et ils continuent de l'affirmer — que si l'on offre des occasions à un homme, sans aucune considération de race, il peut s'élever de la même façon que tout autre homme recherchant les mêmes objectifs. La race n'est pas un obstacle, c'est un fait purement biologique.

Dans les Républiques latino-américaines, le problème indigène est un problème de carence, non d'essence. Manque de communications, manque de terres et d'autres modes de vie, puisqu'on a laissé aux indigènes les zones les plus pauvres ; manque d'enseignement, manque d'hygiène, manque de justice, survivance anachronique de l'exploitation de l'homme. Aussi la situation est-elle devenue de plus en plus critique, car elle implique un ensemble de problèmes qui requièrent une solution intégrale, et non des solutions partielles, et parce que cette solution est de plus en plus urgente. Il s'agit d'élever la communauté, de lui donner les mêmes occasions qu'aux villes et localités où est concentrée la majeure partie de la population de nos pays.

Les indigènes du Mexique représentent encore plus de trois millions d'individus vivant dans leurs communautés et parlant leurs langues. On n'a pu encore les intégrer parfaitement à la vie de la nation. Mais le Gouvernement du Mexique a insisté sur le fait que, ne posant pas un problème racial, sinon un problème culturel, la solution dépend de l'aide et de l'attention que l'on apportera à ces communautés.

L'œuvre de relèvement de l'indigène a été entreprise au Mexique par les gouvernements de la Révolution, comme une action agraire et éducative, en rendant leurs terres aux communautés qui en avaient été dépossédées, et en leur confirmant la possession de celles qu'elles détenaient, en instaurant l'enseignement rural, les internats indigènes, les missions culturelles, la Direction des Affaires Indigènes, rattachés au Ministère de l'Education Nationale ; action largement développée, surtout à partir de l'Assemblée technique qui s'est tenue l'an dernier et a traité à fond le problème de l'enseignement indigène. Cette attitude des gouvernements révolutionnaires a culminé en 1948, avec la création de l'*Institut National Indigéniste* et de ses services : les *Centres Coordinateurs*, des diverses régions du pays, en vue de mener à bien cette œuvre intégrale, dans les domaines des voies de communication, de l'économie, de l'hygiène, de l'enseignement, et en leur accordant la protection légale au moyen de procureurs et de défenseurs afin d'éviter leur exploitation par des individus ou des groupes financièrement et socialement plus puissants.

C'est avec une certaine fierté que je puis vous dire aujourd'hui que le Président de la République, M. Adolfo López Mateos, vient de créer par décret le dixième *Centre Coordinateur Indigéniste* dans la région de la *Sierra Tarasca* (Etat de Michoacán).

Les plans en vue de la création d'un onzième Centre sont également très avancés. Il s'agit du *Centre de la Sierra de Ixtlán*, au nord de l'Etat d'Oaxaca, où est né, dans un petit village, Guelatao, le grand Indien qui a su donner au Mexique, par sa fermeté inébranlable et son patriotisme, la dignité qu'il a, ainsi que la décision de ne pas accepter d'immixtions étrangères pour la solution de ses propres problèmes.

Benito Juárez, ce grand Indien qui a bien mérité des Amériques, est le meilleur démenti que nous puissions opposer à ceux qui soutiennent que la race indigène ne peut atteindre les plus hauts niveaux de culture et de maturité politique.

Aujourd'hui, en cette vingt-troisième *Journée de l'Indien*, ils ont une signification toute spéciale. Le Président de la République inaugure le bâtiment de l'*Institut Linguistique d'Eté*, qui sera la maison d'un groupe d'hommes et de femmes de bonne volonté, des amis qui sont fermement engagés dans la voie du développement matériel et spirituel des indigènes d'Amérique,

et qui démontre, en même temps, par la création du *Centre Coordinateur Tarasque*, l'intérêt que porte le Président López Mateos au problème indigène, pour lequel on est fermement décidé à arriver à une solution.

Je voudrais profiter de cette journée pour envoyer à tous les indigènes du Continent, un salut très cordial, et affirmer ma conviction que le moment est venu et ne saurait être renvoyé à plus tard, où il faudra envisager sérieusement ces problèmes et les affronter avec vérité et avec justice, afin que les indigènes deviennent réellement des citoyens de nos Républiques, sur ce Continent qui est dans la voie d'une vie sociale plus juste.



Monument à Benito Juárez à Oaxaca
(Etat d'Oaxaca)

Quatre jeunes peintres mexicains

Placée sous la présidence de M. Jacques Jaujard, membre de l'Institut, Secrétaire général du Ministère d'Etat chargé des Affaires Culturelles, la Première Biennale de Paris s'est déroulée du 2 au 25 octobre 1959, au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris. Inaugurant cette manifestation internationale de la jeune peinture, M. André Malraux, Ministre d'Etat chargé des Affaires Culturelles, s'exprimait en ces termes :

« A l'initiative de M. Raymond Cogniat, quarante-deux nations ont répondu. Cette exposition, l'âge des exposants aidant, marque bien, à un degré jamais atteint encore, un état de la peinture dans le monde.

« Chacun de nous est contraint à faire le point.

« Avions-nous prévu une telle présence de l'Informel ? Elle est sans équivoque. Et nulle influence directrice n'a pu jouer, puisque les toiles envoyées par chaque nation ont été choisies par son propre jury.

« Autre élément de surprise : la faiblesse des recherches figuratives. (Je mets à part la Section française, établie selon une autre méthode.) Au développement de l'informel aurait pu s'opposer la naissance d'une nouvelle peinture figurative, radicalement différente de celle de l'Union Soviétique et d'autres pays absents de cette exposition. Il n'en est rien.

« N'en tirons pas de prophéties imprudentes. Lorsque l'impressionnisme conquiert les Salons, il n'était déjà plus l'art de l'avenir. Au surplus, le mot informel couvre des tentatives très différentes, rassemblées seulement par un refus commun. On nous a beaucoup dit que la peinture devait être abstraite ; ou, au contraire, ne pas l'être. Comme on avait dit qu'elle devait être impressionniste ou divisionniste... La peinture se garde bien d'obéir aux théories, même à celles des peintres. Pourtant, de son aventure présente (sa première aventure planétaire), je pense qu'elle conservera longtemps une conquête décisive : celle de la liberté du peintre à l'égard de la création picturale. L'artiste sait désormais que figuration et non figuration dépendent de lui, dans les mêmes limites de la même liberté. »

Le Mexique avait tenu à être présent à cette Première Biennale, à laquelle l'Institut National des Beaux-Arts de Mexico offrait une sélection de vingt-cinq jeunes peintres. Le jury International décernait à Alberto Gironella Ojeda, un des prix réservés aux exposants étrangers.

Onze peintres et deux sculpteurs participaient à la Deuxième Biennale de Paris, du 29 septembre au 5 novembre 1961. José Hernandez Delgado s'était vu décerner une bourse de séjour en France (de cinq mois).

La III^e Biennale de Paris a réuni, du 28 septembre au 3 novembre 1963, au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, les œuvres de jeunes artistes représentant soixante pays. M. Fernando Castro Pacheco, directeur de l'Ecole de Peinture et de Sculpture à l'Institut National des Beaux-Arts de Mexico, avait été désigné par le Mexique pour remplir les fonctions de Commissaire général. A propos de la Biennale, M. Castro Pacheco écrivait : « Comme le but principal de la III^e Biennale de Paris est de présenter des œuvres de jeunes artistes de 20 à 35 ans, dans un esprit indépendant, permettant de connaître les tendances et les initiatives les plus diverses sur un plan international, j'ai été très heureux de pouvoir représenter les mouvements les plus variés qui se manifestent actuellement dans la jeune peinture mexicaine.

« En conséquence, en tant que responsable de la sélection de l'œuvre des jeunes peintres du Mexique, je me suis attaché à connaître ce que chaque peintre avait réalisé depuis trois ans, et à choisir le meilleur de l'œuvre disponible de chaque auteur. »

Le Jury international était composé de Mlle Ixatarina Ambrosic, de MM. Umbro Apollonio, José Pedro Argul, Jean Cassou, Juan Antonio Gaya Nuno, René d'Harnoncourt, Kurt Martin, Haavard Rostrup, Tony P. Sepiteris, François Stahly et E. de Wilde.

Parmi les lauréats couronnés par ce Jury, nous relevons le nom du peintre mexicain Rodolfo Nieto Labastida, qui a obtenu une bourse de séjour en France d'une durée de cinq mois, pour sa toile « Figure noire » (144 x 114 cm) exécutée en 1962.

Un autre peintre mexicain, Feliciano Béjar, va bientôt présenter sa production à Paris. C'est pourquoi nous avons tenu à le faire figurer aux côtés de ces trois lauréats des Biennales de Paris.

ALBERTO GIRONELLA OJEDA

Alberto Gironella Ojeda est né à Mexico le 26 septembre 1929. Depuis l'âge de 15 ans, il se consacre à la peinture et a exposé dans divers pays, notamment en France, à Lyon, Lille et Bordeaux, ainsi qu'au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris avec le Salon « Comparaisons ». Certaines toiles de Gironella ont été acquises par les musées de Tel Aviv (Israël) et de l'Union Panaméricaine de Washington ; d'autres de ses tableaux figurent dans des collections particulières du Mexique, des Etats-Unis, d'Amérique du Sud, d'Italie, de Suède. etc...

Du bon usage des reines mortes

par Edouard JAGUER



Photo Philippe d'Argencé (Jours de France)

Alberto Gironella

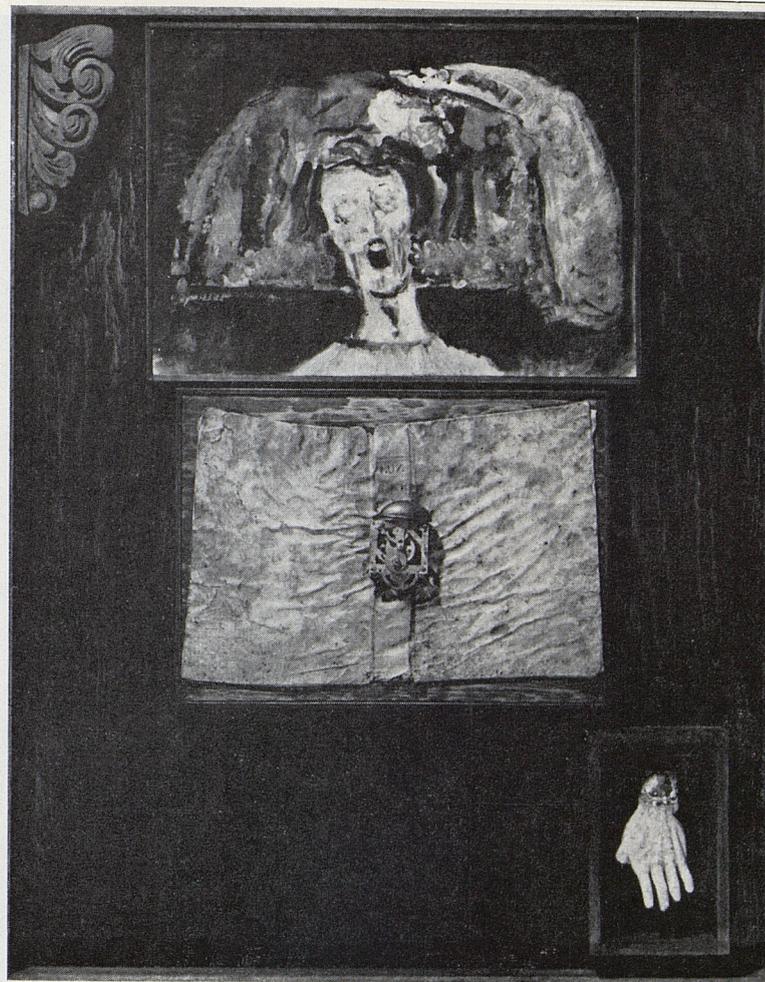
HIER, ou mieux voici deux siècles ou trois c'était un personnage de chair : une reine, s'il vous plaît, belle peut-être, comme assez bizarrement une comparaison fréquente prétend qu'elles soient toujours, mais reine en tous cas et par cette grâce de riches brocarts parée, parmi les ors de l'Escorial... Un tour d'objectif, et puis la voilà peinte, et puis morte et ensevelie, et voici au Prado son effigie contemplée par les silencieuses cohortes de touristes, reproduite dans les

livres et tirée en cartes postales, par millions, d'un méridien à l'autre. Et puis advient l'ultime péripétie : un autre peintre passa par là, et une idée lui naît... De peintre à peintre, à deux siècles et plus de distance, une tête de reine ne compte plus guère, et un dialogue peut s'établir, d'aucuns diraient à tue-tête. Et enfin, telle qu'en elle-même un jour ou l'autre un coup de canif vengeur dans le contrat de l'immortalité devait bien la changer, voici ce que devient l'ancienne reine du tableau : une vague tache ourlée de lignes blanches sur un fond sableux ; ou un groin à peine ébauché, mais rageusement ; ou bien un masque abandonné auprès d'une quille baroque : simplement le souvenir dérisoire des jeux de la reine en question, ou de ceux que l'Histoire lui prêta. Ou, forçant cette fois la note satirique : un chien, ou un hibou. C'est en tout cas un tel sort qui s'acharna sur la reine Maria-Luisa de Bourbon-Parme, que Goya peignit jadis : après le passage d'Alberto Gironella devant la toile de Goya, et un long cheminement de tableau en tableau, elle réapparut un jour sur une autre toile, transformée en un hideux hibou, démontrant que la métempsychose, pour peu que la peinture et les siècles s'en mêlent, a ses lois que le Gotha ignore.

Ainsi de siècle en siècle et d'une palette à l'autre, peut se définir et s'équilibrer périlleusement une vérité à transformations, à travestis, où la reine morte a sa part et aussi le hibou, et le trône de la reine qui devient perchoir du hibou. C'est tout au moins ce que nous conduit à penser l'entreprise de notre ami Gironella, au terme de laquelle une œuvre universellement connue se transforme en tout autre chose, passant par une série d'états intermédiaires qui tous tiennent de cette vérité initiale et la démentent en même temps, Gironella qui après Goya ou Velasquez exerce sa verve sur les mêmes modèles qu'eux, ou plutôt prend comme modèles les tableaux qu'ils créèrent à partir de ces modèles. Cette spectro-

graphie s'étend à tous les registres de l'expression picturale : soudainement dressé derrière le fantôme royal, voici le mur délabré et boursoufflé d'Antoni Tapiès, mais il n'est plus ici qu'ardoise où inscrire d'une main désinvolte l'« *Acta est fabula* » de la figuration. Non pas d'ailleurs que Gironella en veuille spécialement à la peinture figurative : très exactement, il considère la figuration comme un stade purement transitoire sinon aléatoire de la réalité, au même titre que l'abstraction d'ailleurs, et il prouve du reste son objectivité en infligeant à cette autre conception du spectacle pictural les mêmes outrages, toujours les derniers, pourrait-on craindre. Mais non : d'autres possibilités sacrilèges restent à découvrir, à l'infini, et justice faite de tout humour qui ne fût pas noir, en vue de composer la somme de toutes ces transitions que sont, d'un visage par exemple : ce visage lui-même, du temps que le rose de la vie fleurissait à ses joues ; l'air qu'il respirait, et les objets qui l'entouraient ; le souvenir que ses contemporains en avaient gardé, peintures ou gravures du temps, aussi bien que, plus tard, sa version impressionniste ou cubiste, et les moustaches, réelles ou mentales, que la postérité ne saurait manquer d'y ajouter, comme Marcel Duchamp le fit à la Mona Lisa.

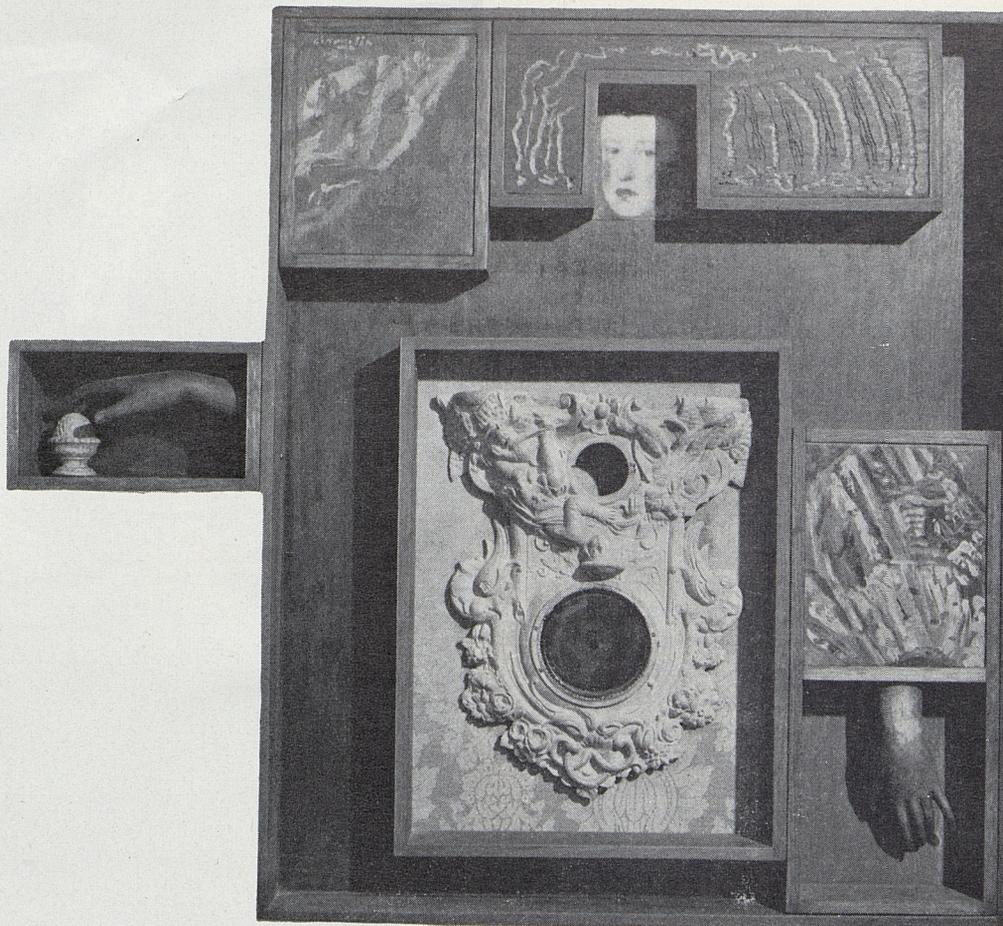
Tout ceci revient sans doute à dire qu'issue d'une figuration, et l'ayant minée comme on verra, la peinture de Gironella est elle aussi, à sa manière, figurative. Mais il importe d'examiner comment elle le devient, même si l'on saisit d'emblée qu'elle ne peut l'être que par négation ou litote. Ainsi, l'on connaît, de Picasso, ces « ménines » ou ces « femmes d'Alger », coups d'épée ou coups de chapeau, qui ne sont, malgré toute la virtuosité apportée à la transformation du thème initial, qu'opération purement linéaire, où la « révision » et la « correction » souhaitées par Picasso ne s'exercent que sur un plan. Au contraire, Gironella, partant par exemple du portrait de « la Reine Mariana » de Velasquez, s'attaque simultanément non seulement à tous les aspects sensibles de ce chef-d'œuvre connu et reconnu, mais aussi à toutes ses perspectives secrètes, selon les différents clivages matériels et spirituels que sa fantaisie suggère à l'opérateur. Cet écorcement, doublé de dissection, le peintre y parvient tant par des modifications successives de la silhouette du modèle que par la substitution d'autres objets aux accessoires du décor initial, tout en altérant progressivement les textures essentielles qui ont servi de prétexte à l'art spécifique de Velasquez : le rendu des étoffes, la tonalité des carnations, les coques de la chevelure. Le surgeon final de ce travail de greffe patient et insidieux, ce peut-être, comme nous l'avons vu, un hibou, ou un chien, ou bien



« La Reine Mariana »
- technique mixte - (1962)

encore une monstrueuse arabesque perdue dans l'angle d'une plage de bitume : en tout état de cause une image absolument différente de sa souche. En apparence tout au moins, car l'on peut en fin de compte se demander si l'étonnante analyse spectrale à laquelle se livre Gironella ne révèle pas le contenu véritable de l'image initiale, monstre latent dans le portrait du personnage depuis le moment où il posait pour Velasquez.

Passage sur un autre plan encore, ces modifications de la matière dont la moindre, ici, consistera dans le remplacement de la « figuration » de l'étoffe (robe de la reine et draperies environnantes) par l'étoffe elle-même, à ceci près que les riches tissus deviendront chemin faisant nippes et haillons bien appropriés à la carcasse disjointe autour de laquelle ils flottent. Puis, au-delà des changements de « grain » ou de « pâte », au-delà de l'incorporation de toiles de sac déchirées et recousues, à la Burri ou à la Millarès, voici poindre, comme naturellement entraînés par une sorte de magnétisme à la fois sournois et diluvien, certains éléments parfaitement extra-picturaux, empruntés au domaine du « ready-



"La Reine Mariana"
- technique mixte - (1962)

made » ou du « relief » : masques et mains de bois ou de cire, fragments de boiseries, pieds de meubles saugrenus et moulures comme en recèlent dans leurs angles les plus profonds placards noirs de Louise Nevelson, ou encore bestioles empaillées telles que Robert Rauschenberg aime à les jucher au faite de ses échafaudages. Et la boucle historique de l'art est bouclée — par un nœud coulant — non sans que le visage de la reine ait été au passage cinglé de quelques vigoureux coups de fouet dus à l'obligeante intervention de l'« action-painting ».

L'on devine ce que peut avoir d'effarant pour le spectateur encore tout emmitoufflé de ses préventions anciennes et nouvelles, cette randonnée à dos de totem à travers les plaines et les sierras de l'art de tous les siècles, depuis le tracé rupestre jusqu'à l'assemblage fascinant des épaves quotidiennes dont les prétendus « nouveaux réalistes » tirent un si mauvais parti; en passant bien entendu par le « style » classique, celui de l'image initiale, riche encore de tous ses fastes et de toute sa poussière culturelle, par la touche passionnée à la Daumier ou à la Gérault, les vibrations impressionnistes, la construction par plans du cubisme, les carrés abstraits et les zigzags de l'abstraction lyrique.

Anthologie frénétique de la peinture, et peinture critique par conséquent que celle de Gironella. Mais aussi critique lyrique.

Car admettre que l'un des principes qui gouvernent l'expérience de Gironella tient dans cette collision de styles et d'éléments hétéroclites ne suffit pas. Cela pourrait nous amener à supposer, à tort, qu'il s'agit par là, toutes difficultés de mise au point dominées, d'une sorte de surenchère absolue, de défi collectif lancé avec brio à tous les modes d'expression picturale passés ou présents, sans qu'il en découle pour autant que le peintre se soit assigné d'autres fins que purement formelles, et en l'espèce pan-formalistes.

En fait, il existe à cet aspect purement négateur de la démarche de Gironella une contrepartie strictement poétique, et de sublimation délibérée, sur un plan de rencontre qui leur avait jusqu'alors fait défaut, de ces styles et de ces éléments disparates. Cette collision (ou cette collusion) de techniques et de matériaux hétéroclites, parfois selon les trois dimensions de l'espace sensible, ne va pas sans évoquer la « collision flamboyante de mots rares » préconisés par Jacques Vaché dans une de ses « Lettres de Guerre », d'autant mieux que ce n'est pas par



" La Reine Mariana "
- technique mixte - (1962)

simple caprice que Gironella prend pour cibles d'illustres personnages du passé, et qu'en ce sens au moins son expérience relève davantage de la machination éthique, à vocation subversive, que de la simple irrévérence. Transposant toujours au plan poétique, que l'on songe aussi au rôle joué par des éléments différents ou antinomiques dans le fonctionnement de l'image surréaliste.

Enfin, comme des références littéraires peuvent être alléguées sans vergogne s'il s'agit d'une entreprise aussi magnifiquement composite que la peinture de Gironella et ses épisodes baroques, l'on se souviendra aussi qu'à 19 ans le peintre écrivait un roman consacré à un poète d'autant plus maudit qu'il n'a jamais existé : Tiburcio Esquirra. Entre Velasquez et Gironella, entre la statue de bois du XVIII^e siècle et Gironella, entre Goya et Gironella, il y a toujours l'intervention maligne de Tiburcio Esquirra. Et si, finalement, Gironella a adopté la peinture comme mode permanent d'expression, il n'en demeure pas moins que ses préoccupations, dans l'enchevêtrement somptueux et aberrant de leur trame, évoquent d'assez près les vertiges d'un Jorge

Luis Borges imaginant des encyclopédies où tout est exact à un détail près, des chefs-d'œuvre archi-connus entièrement réécrits dans une intention différente, ou des cycles entiers d'œuvres littéraires soumises à des mutations, parfois infimes, parfois telles que les malentendus qu'elles déclenchent remettent en cause l'histoire de l'espèce tout entière. Il est vrai que Gironella est infiniment plus direct, et que la gamme des privautés qu'il s'autorise envers ses modèles est incontestablement plus fournie du côté volée de coups de poing que dans le registre des pichenettes. N'importe : bien davantage qu'à l'abstraction véritable ou au pastiche généralisé, les fins qu'il poursuit ressortent à la plus haute *distraction* : non pas mascarade, mais symphonie déconcertante où la déchéance d'un thème ressassé et déformé à satiété ne fait que préluder à la triomphante apparition de formes nouvelles, où se conjuguent toute l'amertume et toute la plénitude de la vérité poétique.

... Ainsi s'en vont les reines. Et fleurissent les ruines.

JOSÉ HERNANDEZ DELGADILLO

José Hernandez Delgadillo est né le 7 octobre 1927 à Tepeapulco (Etat de Hidalgo, Mexique). Il a été l'élève d'Antonio Navarrete et a étudié à l'école « Esmeralda » ainsi qu'à l'École Supérieure des Arts Appliqués de l'Institut National des Beaux-Arts de Mexico. Se consacrant à la peinture, à l'architecture et à la mise en scène, José Hernandez Delgadillo est parvenu à purifier son art et à dominer la technique de la fresque.

Avant d'être lauréat de la II^e Biennale de Paris, ce jeune peintre avait déjà obtenu une mention honorable à la II^e Biennale Inter-américaine.



José Hernandez Delgadillo

Nous découvrimus José Hernandez Delgadillo à la II^e Biennale Inter-américaine, en 1960. Ses tableaux de grandes dimensions, en blanc et noir, d'un expressionnisme synthétique original, paraissaient sans précédents. C'étaient des œuvres modernes avec des images pleines de vie, abstraites et monumentales. Certes, elles ne pouvaient passer inaperçues et une mention honorable leur fut décernée. L'année suivante, José Hernandez Delgadillo prit part au concours de la II^e Biennale de Paris et il y remporta un prix. La personnalité de son œuvre, que l'on ne saurait confondre, avait été remarquée.

Hernandez Delgadillo semblait être sorti de rien, de l'air, mais il avait atteint un degré d'expression

"Présence"
- huile sur toile -

par Justino FERNANDEZ

Directeur de l'Institut de Recherches Esthétiques de l'Université Nationale Autonome de Mexico

que l'on n'obtient pas sans étude, sans vocation et sans talent. En effet, son goût pour le dessin et l'art en général l'amena à s'installer à Mexico dès 1945 afin d'y étudier la peinture. Neuf ans plus tard, il présentait une exposition. Il travailla comme dessinateur d'architecte ; puis, il passa par l'école « La Esmeralda » ; il réalisa des hauts reliefs et des peintures murales. Ainsi, quand il se fit connaître, en 1960, il y avait plus de quinze ans qu'il dessinait et peignait avec goût et enthousiasme.

Ce qui précède explique quelque peu ses antécédents, mais aucune explication ne nous est fournie sur la façon dont il est arrivé à une expression aussi synthétique, raffinée, intellectuelle et émouvante. Avec sa claire intelligence et sa sensibilité aigüe, il a poursuivi





"Deux figures"

son œuvre, jusqu'à sa nouvelle exposition à la *Galerie Misrachi*, en 1962. Nouvelle ? Il faut plutôt la considérer comme la première, car, finalement, on a pu y voir un ensemble de ses œuvres caractéristiques, qui représentaient ses qualités et ses possibilités. Toujours actif, ses dessins et ses tableaux, de dimensions variables, se sont multipliés et, aujourd'hui, il ne fait plus aucun doute qu'il représente une vraie valeur dans le panorama de la jeune peinture mexicaine.

Des œuvres d'Hernandez Delgadillo se dégage un sens évident du monumental et un certain classicisme de fond, qui allie à un expressionnisme personnel, ce qui paraît une contradiction par les termes mais ne l'est pas par la synthèse à quoi il sait conduire ces deux courants. Il est classique par l'intellectualisme qu'ont une partie de ses formes, par la claire présentation de ses sujets sans bigarrures, car une image suffit pour tout dire, et classique est le fond serein

sur lequel jaillit une tête où il concentre l'émotivité expressionniste. La science du peintre, son tact et sa finesse de goût font le reste. Parfois, une couleur voilée sensualise les formes. Dans sa peinture, la matière est subtile et transparente, en général, quand il ne s'engage pas dans des textures pâteuses ; il manie les taches à son gré pour faire ressortir les formes ou les dissimuler, selon qu'il convient. Il en résulte des œuvres fort équilibrées, qui, quand elles atteignent le point juste, provoquent l'émotion authentique, nécessaire à l'art.

Ses images géantes d'hommes et de femmes, de corps nus, complets ou fragmentés, avec des têtes d'une expression extraordinaire tantôt réduites, tantôt grandes, avec leurs traits insinués, décomposés, et avec leurs yeux minuscules, attestent leur intérêt humaniste. La souffrance de l'homme va de pair avec sa soif de voler et avec la jouissance sensuelle. L'art d'Hernandez Delgadillo est subtil et provocateur, en dépit de son apparente clarté et de son calme. Il suggère, bien plus qu'il ne dit, ses idées et son sens de la perfection. S'il nous rappelle vaguement certaines formes sculpturales modernes d'Europe, et d'une manière plus proche, nos crânes préhispaniques, ce n'est que la preuve de son talent et de sa capacité de peintre.

Nous nous réjouissons de ce que la peinture compte sur un tel artiste, qui prend son envol et initie ses souffrances avec la sûreté de soi-même, avec une ferme volonté de création, avec un authentique sens poétique et sous d'excellents augures. Hernandez Delgadillo a créé de nouveaux moyens de s'attaquer à la réalité, et son œuvre est au ton de notre temps historique.



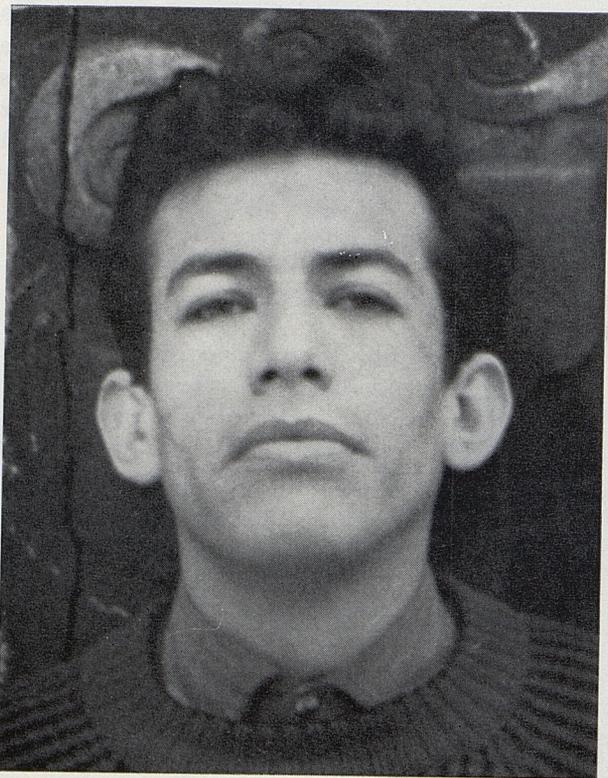
"Une image"

RODOLFO NIETO LABASTIDA

Rodolfo Nieto Labastida est né le 13 juillet 1937 à Oaxaca (Mexique). Entré en 1954 à l'école des Beaux-Arts « La Esmeralda », il devait quitter celle-ci deux ans après pour peindre à son compte. Dès 1956, il exposait avec le groupe Los Jóvenes valores en la Plástica Mexicana. L'année suivante, il présentait ses premières œuvres à la Galerie d'Art Moderne de Mexico, soit avec d'autres peintres, soit individuellement. En 1960, les tableaux de Rodolfo Nieto sont exposés dans les galeries Chapultepec, México et San Carlos. Nieto participe à la Tercera Bienal de México ainsi qu'à diverses expositions collectives. Au mois de décembre 1960, Rodolfo Nieto décide de s'installer à Paris. Après une brillante exposition au Konsternes Hos d'Oslo, en 1962, il est appelé à présenter quelques œuvres à l'Exposition d'art latino-américain. L'année suivante, il expose au Salon de Mai et participe à deux expositions collectives à la Galerie de France ; avec les peintres de cette galerie, il se rend à Tunis et à Athènes. A son retour en France, ce jeune peintre présentait deux de ses toiles à la Troisième Biennale de Paris, où il remportait le prix international de peinture dont nous avons parlé ci-dessus. En janvier 1964, Rodolfo Nieto exposait de nouveau à Paris, à la Galerie de France.

par Octavio PAZ,
Ambassadeur du Mexique

Le poète Juan Ramón Jiménez disait qu'il fallait être enthousiaste avec les jeunes, exigeant avec les hommes mûrs, implacable envers la vieillesse. Je confesse que la méthode me paraît plus pédagogique

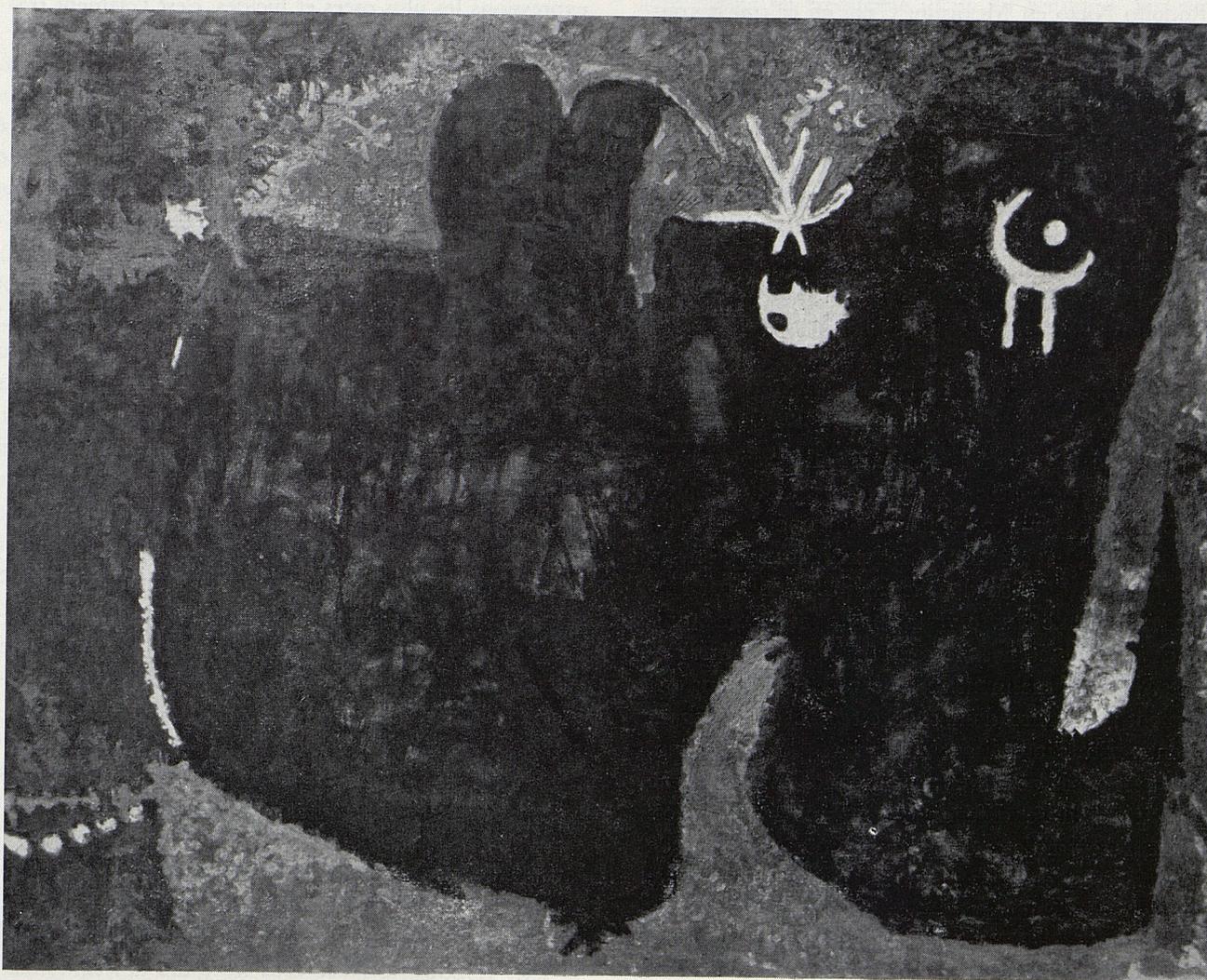


Rodolfo Nieto

que critique. Il est certain que les jeunes méritent encouragement. Mais toute œuvre, quel que soit l'âge de l'artiste, doit être jugée avec enthousiasme, avec exigence et d'une manière implacable. Avec enthousiasme, parce que nous ne pouvons parler avec vérité que de ce qui nous inspire et nous passionne ; avec exigence, parce que notre amour doit être lucide et éprouver l'objet qui nous comble à ce point ; et notre jugement doit être implacable, parce qu'en cet ici et en ce maintenant, c'est un jugement absolu. Il n'importe que l'œuvre, un jour considérée comme parfaite, nous révèle, sous une autre lumière, des faiblesses qu'au début nous n'avions pas remarquées ; ou que notre compréhension, fermée des années durant devant tel poème ou tableau, découvre soudain que l'opacité n'était pas en eux, mais bien dans notre esprit. Je ne dis pas que nos jugements soient réellement absolus ; j'affirme que tout jugement, si vraiment il est tel, tend à être absolu. Et cela pour deux raisons. L'une : la nécessité intérieure du lecteur, spectateur ou auditeur, qui cherche toujours dans l'œuvre d'art un au-delà ou un en-deçà (que l'on appelle comme on voudra ces extrêmes : perfection, merveille, vide, béatitude, horreur, essence, réalité). L'autre : que les œuvres d'art n'ont pas d'âge, ou mieux, aspirent à n'en pas avoir ; quoiqu'elles soient une fraction du temps, elles veulent être davantage sans pour autant sortir du temps : des instants absolus. Rien de plus naturel qu'elles provoquent en nous des opinions à la fois instantanées et absolues.

Que dire après ce préambule des peintures de Rodolfo Nieto ? Parce qu'il est jeune il mériterait encouragement. Comme artiste ce qu'il demande et mérite est un jugement enthousiaste, exigeant et implacable. J'essaierai de justifier mon enthousiasme. Si j'y parviens, j'aurai été lucide, unique manière, en art, d'être implacable.

de la Cité Universitaire, avec un chat, une guitare et quelques livres. Rodolfo travaillait sans arrêt. Je l'ai vu peindre cent tableaux et couvrir de lignes tous les morceaux de papier qui lui tombaient sous la main. En peu de mois, presque toutes ses œuvres disparaissaient. Il apportait à les détruire la même passion inflexible qu'il mettait à les créer. Le studio, toujours



"Figure noire"
(Prix de la III^e Biennale de Paris)

J'ai fait la connaissance de Rodolfo Nieto et de sa femme comme ils venaient d'arriver à Paris, il y a trois ans. On eût dit deux oiseaux, ou deux écureuils, perdus dans la cité. Ils me parurent trop fragiles. J'oubliais que là où la pierre se fend, le jonc pousse ; que là où s'éמושse la pointe d'acier, la goutte d'eau se fraie un chemin. Ils vivaient dans une petite chambre

immaculé, à nouveau était vide. L'ascétisme m'inspire une certaine défiance, mais tant de rigueur, allée à tant de jeunesse, m'impressionna. Je découvris bientôt que cette exigence n'était pas inhumaine. La destruction de quelques tableaux, comme s'il s'agissait d'un holocauste rituel, suscitait l'apparition d'œuvres nouvelles. La rigueur alimentait une incessante joie de

créer. Rodolfo Nieto se maintenait ainsi en équilibre continu, jamais sûr de soi à l'excès, mais jamais non plus totalement démuné, le visage sérieux et les yeux souriants. Il avançait à vive allure et, à la fin du voyage, il n'avait pas progressé. En fait, il tournait autour de lui-même. Il cherchait son centre. Il le cherche encore.

Rodolfo Nieto est Mexicain. C'est, en ce qui le concerne, une donnée de fait, comme la date de naissance ou la couleur des cheveux, non une définition ou un programme esthétique. Sa mexicanité — si vraiment existe un caractère national ou racial — est secrète et involontaire, donnée plutôt que concertée. Il ne lui eût certes pas été difficile de pêcher (C'est le mot) dans la mer du passé précolombien, et d'extraire des profondeurs de ses eaux deux ou trois nouveautés millénaires. Ou de ramasser les miettes de l'art populaire de sa province et d'offrir un banquet de ces restes aux affamés d'archaïsme et d'exotisme. Pour obtenir certains effets, il suffit d'un peu de flair et d'habile astuce. On dira que Tamayo découvrit, dans l'ancienne sculpture mexicaine, un monde de relations spatiales et que sa couleur est dans une vive correspondance avec l'art populaire. Mais ce fut là, plus qu'une découverte, une authentique création. Quelque chose qu'on ne refait pas. La tradition dans les arts se définit par l'intervention ; toute œuvre vraiment importante est unique et inimitable en son essence. Même à l'intérieur d'un style ou d'une manière, ce sont les variations qui comptent : l'histoire d'un style est celle de ses changements. En s'interdisant la facilité de l'imitation, Nieto s'est gardé de l'imposture morale. Avec la même simplicité qu'il se défendit de fabriquer des objets curieux, il refusa de se convertir lui-même en objet de curiosité. Rien de plus éloigné de son attitude que cette supercherie ingénue — et indécente — qui consiste à se répandre dans les salons des civilisés sous l'équipement d'un sauvage de vitrine.

Avec celle du folklore, autre tentation, peut-être plus forte encore, de l'objet *up to date* : celle du folklore urbain. La première est une nostalgie de ce que jamais nous ne fûmes ; la seconde est une furieuse avidité du présent. C'est la séduction du vide, parce que jamais le présent ne se donne à nous comme présence, mais comme acte. Son essence est le possible et c'est pourquoi il n'a pas de forme ou, ce qui revient au même, a mille formes à la fois. Le présent est littéralement invisible. Il ne se présente jamais et ne se rend présent

que lorsqu'il cesse d'être acte et se transfigure en œuvre. Tant que nous vivons, nous ne nous rendons pas compte que nous vivons. Dans les pauses de la vie — récréations de la mémoire ou créations de l'imagination — le vécu s'incarne en une présence que nous pouvons enfin contempler. L'amour du présent, en sa vivacité même, est funèbre. Sa forme la plus extensive est la mode (masque de la mort, disait Leopardi). En ses expressions les plus osées et lucides, c'est l'élément tragique de l'art moderne (je pense à la poésie d'Apollinaire). Quelques-unes des œuvres les plus vivantes de ces dernières années — celles qui ne sont pas des répétitions sans risque de gestes dadaïstes et surréalistes — sont traversées, pour ainsi dire, par ce grand appétit de la mort. Et le folklore contemporain a en commun avec le folklore traditionnel la tendance à masquer le vide du présent, non avec la présence, mais avec ses attributs, avec ce qui l'engendre ou l'évoque. Aussi est-il, en sa forme la plus pure, davantage un acte qu'une œuvre. Ou bien c'est un simulacre, une cérémonie autour d'une absence. Ou une façon de faire de la peinture sans peindre (comme dans le collage, cette grande trouvaille des maîtres modernes). Si l'on admet que l'essence de la peinture est la présence — la présentation devant le regard, quel que soit ce que l'on présente, pourvu que ce soit l'apparence peinte et non la chose même — il n'est pas difficile de montrer que cette tendance, par les moyens qu'elle emploie ou les résultats auxquels elle parvient, est un dépassement de la peinture. La réticence de Nieto devant cette voie s'inspire sans doute des mêmes raisons que son rejet de l'archaïsme. En dépit de sa jeunesse — ou à cause d'elle ? —, il a choisi la plus difficile : demeurer dans la peinture, aller vers la présence.

Nous vivons dans un monde rempli d'objets qui se disputent notre attention. Les uns nous menacent, les autres nous sourient. Ce sont les deux visages de la cité. L'industrie lance tous les jours des combinaisons de formes, de sons et de couleurs qui, d'une manière ou d'une autre, nous invitent à faire usage des choses, et avec une abondance égale, de toutes parts s'élèvent des murs et des panneaux qui nous préviennent d'une voie sans issue. En l'air et devant nous, obstacles et invitations constituent un système de signaux. Et tout est bien en vue. Seulement, la distance entre les choses et l'homme, qui est ce qui rend possible la vision et la réflexion, a cessé pratiquement d'exister. Roger Munier a consacré, il y a peu, un pénétrant essai à cette « civilisation du regard » qui, en

réalité, a perdu la vision : ce sont les objets qui nous regardent et nous hypnotisent. Monde bigarré de signes, plus que d'images, d'où a disparu ce que nous pouvons contempler sans crainte d'être possédés ou sans avidité de posséder, ce qui ne se détériore pas avec l'usage : les présences. Personne ne sait où elles sont allées, mais nous savons tous qu'elles se sont perdues dans le gouffre même où ont disparu les essences.

Depuis plus d'un demi-siècle — c'est-à-dire avec un certain retard, car la poésie et la philosophie l'on découvert avant — la peinture est affrontée à cette situation. Mais avec plus de force que les autres arts (il n'en pouvait être autrement) elle nous l'a rendue visible, pour ainsi dire. En nous ouvrant les yeux, elle nous a révélé qu'il n'y avait rien à voir. Et avec le même acharnement, elle s'est vouée à réinventer les présences. Rien ne sert de débattre si elle y est ou non parvenue. La peinture moderne est un acte de foi. Je dirais que sa tentative n'a pas rendu au monde sa présence, mais elle a donné à l'homme la possibilité de se concevoir lui-même comme un pourvoyeur inépuisable de visions. Elle est ainsi devenue rivale de la poésie et de la musique, arts plus libres de l'apparence extérieure. A cet égard, le cas de Nieto m'enthousiasme et m'intrigue. J'ai dit qu'il a choisi le plus difficile : demeurer dans la peinture. Cela veut dire : commencer par le commencement, savoir qu'il n'y a pas de présences. Le savoir avec les yeux et avec l'esprit : accepter d'être un commençant. Nieto le sait et ne craint pas de l'être. Les tableaux qu'il nous montre, sans orgueil ni honte, sont les tableaux d'un commençant. Qu'est-ce donc, en eux, qui commence ?

Lignes, traits, coups de pinceau, le rythme de ses formes est rapide et tient de la spirale ou du tourbillon. Au centre ou à une extrémité du tableau, le mouvement s'arrête, sans se figer, en une préfiguration d'yeux, de bouches, de becs. Parfois, les traits noirs ou blancs, sur un front vibrant de couleur, font penser à une écriture d'os, danse de squelettes à la lumière de feux d'artifice. Les couleurs vont du solaire au lunaire, avec une intensité qui s'arrête juste au bord de la violence. Papillons, plumes, soies, un monde de spectres colorés où apparaît soudain une griffe, des ongles, un fémur,

une bouche cruelle. Le délicat et le terrible. Et tout cela, comme si du fond de la toile — chaud, secoué d'ondes ténébreuses ou étincelantes — montait un obscur désir d'incarnation qui jamais ne parvient à s'accomplir, à s'apaiser en une forme finale. Animation qui se résout en fixité et en horreur. Peinture lyrique, en ce que les choses y sont plus suggérées que dites. Dans les gouaches abondent — bien qu'on les trouve aussi, avec moins de fréquence, dans les huiles — les illusions à un monde fantastique, principalement animal. L'art de Nieto s'inspire de la tradition visionnaire de la peinture et de la poésie.

Grand fervent de la littérature d'imagination, Nieto a illustré un livre de Jorge Luis Borges (*Zoologie fantastique*) avec une compréhension et une sensibilité admirables. Sa dévotion pour l'écrivain argentin et pour d'autres poètes de la même famille spirituelle, confirme l'impression que produisent ses tableaux : nous nous trouvons devant un artiste chez qui l'imagination occupe une place centrale. Mais imagination est un vocable trop vaste. Il s'agit, en son cas, de ce que, suivant Borges, on pourrait appeler la *raison fantastique*. C'est-à-dire : une fantaisie où le merveilleux est le résultat d'une nécessité logique. Pas à pas, de façon graduelle et inexorable, on nous conduit par un chemin sinueux au terme duquel nous attend une image (ou une proposition) qui, acceptée par la raison, est intolérable pour l'esprit. Les meilleurs tableaux de Nieto sont des évocations ou des convocations de cette image finale. Expérience qui consiste, s'il faut le dire expressément, à nous montrer le caractère indéchiffrable de la réalité. Pour ce jeune homme, la peinture n'est qu'une manière de conjurer cette présence qui se cache en chaque chose et en chaque être, qui n'est nulle part et qui nous affronte soudain, dans les lieux et aux moments les plus inattendus. Rodolfo Nieto a mis ses grands et indubitables dons de peintre au service de sa vision intérieure. L'exposition de ses œuvres à la Galerie de France pourrait s'appeler : Exercices de Contemplation. La présence — non celle que nous inventons, mais celle que nous découvrons, que nous portons en nous — est, dans ces tableaux, sur le point d'apparaître.

FELICIANO BEJAR

Feliciano Béjar est né le 14 juillet 1924 à Jiquilpan, dans l'Etat du Michoacán, au Mexique. Alors qu'il avait 18 ans, sa famille s'installa à Guadalajara, où il s'initia dans les disciplines artistiques avec le maître José Vizcarra. En 1941, il débarquait à Mexico, où il continua de se consacrer à la peinture.

En 1948, Feliciano Béjar présentait sa première exposition individuelle à New York, aux Ward Eggleston Galleries qui, dès lors, exposent ses œuvres chaque année. Au Mexique, les toiles de Béjar ont figuré à l'Institut Mexicano-Nord-américain des Relations Culturelles et à la Maison de France en 1950, ainsi qu'à l'Office du Tourisme Français en 1953. Aux Etats-Unis, elles ont été exposées à l'Occidental College, de Los Angeles, en 1956, et à The Fine Art Gallery, de San Diego, en 1957.

Les œuvres de Feliciano Béjar ont été présentées au « salon du Nu » à la Galerie Bernheim jeune, de Paris, en 1956, 1957 et 1958.

En 1962, après avoir participé à l'Exposition mexicaine, à la Galerie Alecco Saab, de Beyrouth, il accrochait de nouveaux tableaux à la Galeria José María Velasco, de Mexico.

On trouve des œuvres de Feliciano Béjar dans diverses collections particulières des Etats-Unis, notamment celle de Mr N.R. Coleman, de New York, de l'Inde, d'Italie, de France et du Mexique.

par Victor M. REYES

*Sous-Directeur Technique
de l'Institut National des Beaux-Arts de Mexico*

QUAND je les vis, les peintures de Béjar me causèrent une profonde impression. Et je m'engageai à écrire quelques lignes à ce sujet. J'ai pu contempler ces toiles à loisir : paysages,



Feliciano Béjar

portraits, compositions, qui nous révèlent le patrimoine spirituel de l'artiste; réalisées avec des formes et avec les couleurs d'une palette soigneusement sélectionnée, le tout entouré d'un monde esthétique saturé d'une ineffable poésie.

Taillées par les mêmes mains vigoureuses qui manièrent le pinceau, des sculptures expressives donnent de la personnalité à un endroit de Mexico, où la nature, domestiquée, s'insère dans les naïves constructions érigées pour apporter une note humaine au paysage lyrique.

Cette rêverie plastique parvint à m'émouvoir, comme si toutes les sensations que j'éprouvais s'étaient entendues pour me transporter, matériellement et spirituellement, en un temps reculé, où le propre de l'homme était encore d'aimer la nature et de vivre en harmonie avec les créations de son esprit.

Maintenant que j'essaie de revivre ces impressions, comme si je revenais d'un sommeil prolongé, il ne m'est pas possible de les analyser, et, encore moins, de convertir mes perceptions sensibles en réflexions mentales susceptibles de me permettre d'écrire les lignes promises. Ceci confirme mon idée selon laquelle l'art est une émanation de l'homme pour l'homme, en vue d'être vécue et sentie, et qui échappe parfois à sa nette compréhension.

C'est pourquoi je me contente, aujourd'hui, de recréer ce spectacle qui m'avait tant ému. Je ne puis, ni ne le désire, juger les tableaux de Béjar du point de vue de savoir s'ils sont bons ou mau-

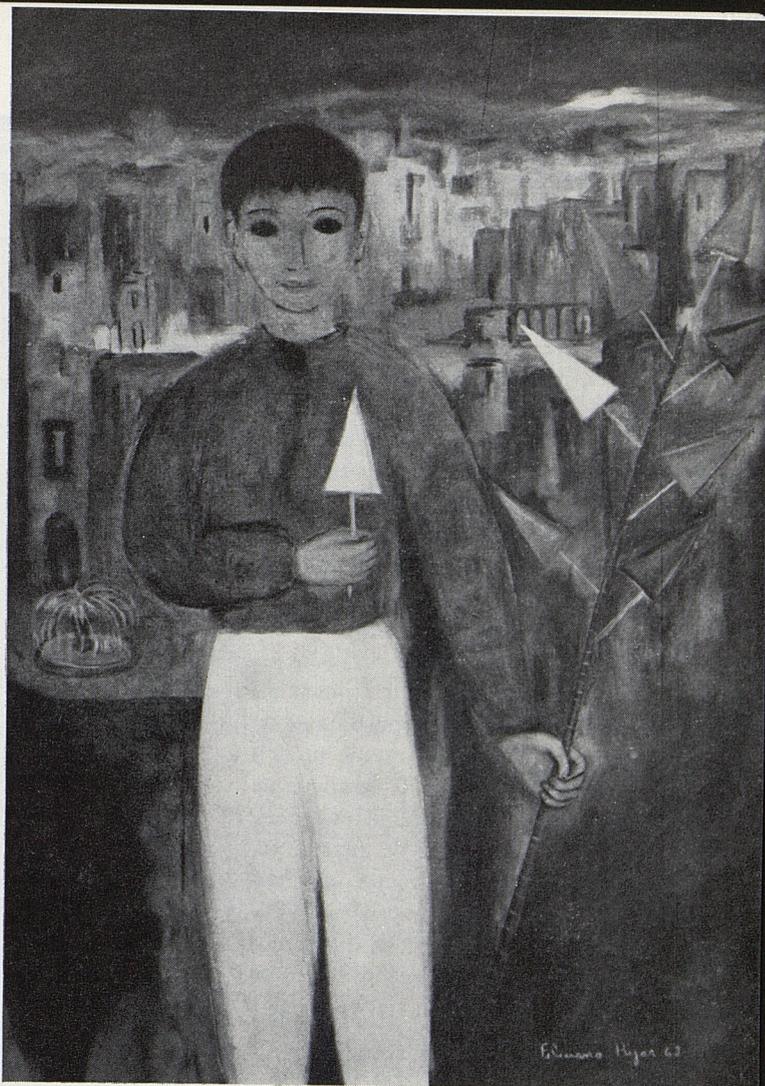


Jiquilpan, ville natale de l'artiste
Huile sur toile - (1962)

vais, qu'il s'agisse des premiers ou des derniers. Je sens que tous forment l'ensemble de son œuvre, créée en son esprit avant même, peut-être, qu'il ait su s'il allait devenir peintre. Ma sensibilité me dit que sa vie et son œuvre sont liés par un destin irrécusable. C'est un cas réel d'intégration plastique, naturel et spontané, comme tout ce qui est humain, parce que son tempérament a besoin de tous les moyens et de toutes les matières pour produire et exprimer les états d'âme qui — je l'imagine — sont à la source de ce monde de formes et de couleurs apparaissant dans ses tableaux et dans ses sculptures.

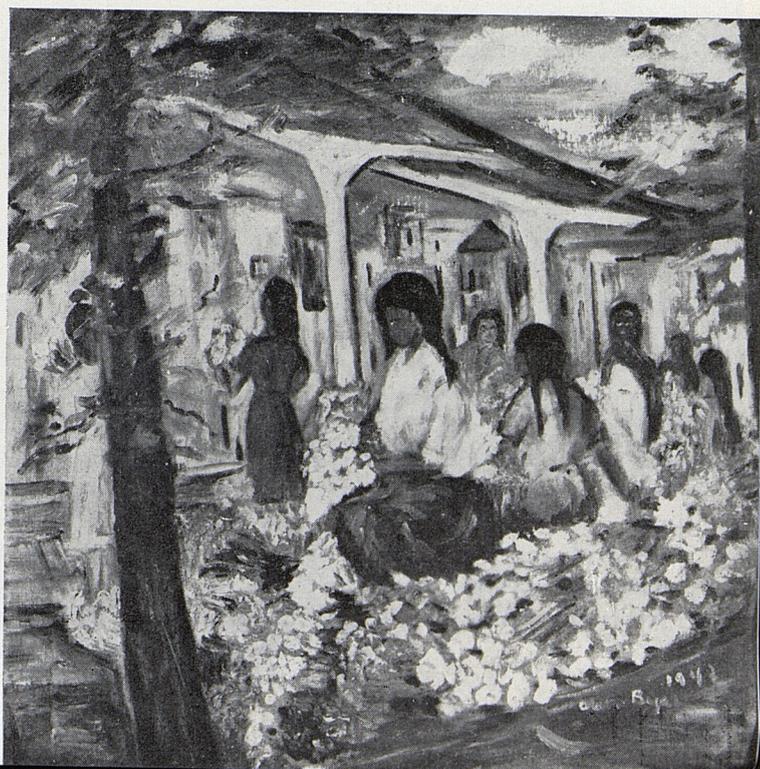
Dans toutes les peintures de Feliciano Béjar se retrouvent les états d'âme qui, changeant, ont marqué de leur empreinte incomparable sa personnalité, laquelle réagit aisément à ce qui a passé par ses sensations, ses perceptions et son imagination. Seul un artiste ainsi doué peut parvenir à ce que nous appelons à présent « l'intégration plastique » et qui est visible dans l'œuvre des véritables artistes de tous les temps.

Il me reste à dire une seule chose : le geste qu'à eu ce peintre en présentant son œuvre à la *Galerie José María Velasco*, lieu dédaigné par d'autres artistes, en raison de sa situation dans un quartier populaire de Mexico, confirme ce que j'ai dit à propos du profond humanisme de son œuvre. Il expose ici, parce qu'il sait que sa peinture est le moyen de communiquer à tous les hommes ce qu'il a senti et souffert. Tel l'artiste náhuatl, Feliciano Béjar puise tout dans son cœur.



Le marchand de "pirulis"
Huile sur bois - (1948)

Marché aux fleurs à Chapultepec



L'ÉCONOMIE MEXICAINE DURANT LA PÉRIODE 1940-

INTRODUCTION

L'ÉCONOMIE mexicaine des débuts du XX^e siècle se caractérisait par le caractère féodal de la possession de la terre, par un système de production agricole basé sur l'auto-consommation, ainsi que par une industrie naissante, qui se manifestait presque exclusivement dans la production minière d'exportation. Durant la période post-révolutionnaire et dans les années 30, l'on enregistra des transformations socio-économiques issues de la Réforme Agraire et de la politique de l'Etat — tendant à favoriser l'essor économique et le mieux être de la population — et qui sont à la base du rapide progrès économique atteint par le Mexique au cours des vingt-quatre dernières années. Les vastes programmes de travaux publics, notamment de routes et d'ouvrages d'irrigation, entrepris en 1926, ont contribué à l'intégration du marché national ainsi qu'à l'accroissement et à la diversification de la production agricole.

Parallèlement à ces changements, s'ébauche la transformation des institutions de crédit au moyen de la création de la banque centrale et de plusieurs banques nationales, spécialisées dans des activités fondamentales, qui ont renforcé le système financier du pays et ont favorisé le développement des activités agricoles, l'élevage, et les activités industrielles. En même temps les bases légales étaient posées, en vue d'un sain développement de la banque commerciale, grâce à une stricte surveillance des opérations de cette dernière. La banque commerciale mit les ressources nécessaires à la portée des entreprises d'investissements privés, afin qu'elles soient en mesure de participer activement au processus de transformation économique du pays.

A partir de 1940, devant la nécessité de suppléer aux importations des pays en guerre, le développement industriel prend son essor. Ce qui donne une impulsion considérable à la progression économique du Mexique,

qui, depuis cette époque, enregistre un taux élevé de développement, dont les effets se sont fait sentir dans toutes les branches de l'économie nationale.

Les transformations de structures ont amené de sensibles changements dans la composition de la puissance de travail. Le pourcentage d'environ 65 % de la population active qui se consacrait, en 1940, aux travaux agricoles et à l'élevage, a été ramené à 54 %, dans les mêmes conditions que d'autres pays en voie de développement, accusant ainsi la forte absorption de main-d'œuvre par les activités industrielles et les services. Cette tendance est encore plus significative si l'on consi-

dère que le Mexique enregistre un des plus hauts indices d'accroissement démographique et que la population active augmente chaque année d'environ trois cent mille individus.



Sous-sol	Culture	Industrie
□ Antimoine	● Banane	▣ Ardoise
⊙ Argent	⊗ Blé	▢ Ind ^{ie} du Bois
⊕ Arsenic	● Cacao	● Brasserie
⊗ Charbon	● Café	⊙ Caoutchouc
⊕ Chromite	● Canne à sucre	⊗ Centrale électrique
○ Cuivre	● Coton	▣ Chocolat
▲ Fer	● Indigo	⊗ Ind ^{ie} Chimique
G Graphite	⊗ Maïs	△ Ciment
◇ Gypse	↑ Noix de coco	■ Conserve
L Lignite	○ Quinquina	⚓ Constr ^{on} navale
⊕ Manganèse	▨ Riz	⚓ Cuir
M Mercure	○ Sisal	⊗ Distillerie
● Or	○ Tabac	▲ Engrais
⊗ Pétrole	▽ Vanille	X Farine
⊙ Plomb		# Fibres, toile à sac, ficelle
● Zinc		● Fonderie
		H Huilerie
		⊗ Matériel ferroviaire
		● Métallurgie
		⊙ Papier
		▣ Poterie
		▲ Raffinerie de pétrole
		▣ Savon
		⊗ Sucre
		⊗ Tabac
		○ Ind ^{ie} Textile
		⊕ " (coton)
		⊕ " (laine)
		⊗ Verrerie
		▣ Viande fumée
		~ Voies ferrées principales
		⊙ Aérodrome international



L'éducation publique s'est considérablement étendue. Aussi bien, la formation de techniciens et de main-d'œuvre qualifiée a pris une ampleur en fonction des exigences du développement économique du pays, lequel a amené la population mexicaine à de nouveaux modes de consommation et en a relevé les niveaux culturels et techniques. La Sécurité Sociale s'est largement étendue et, actuellement, plus de cinq millions de personnes en bénéficient.

Entre 1940 et 1963, le produit

per capita à prix constants a doublé, à la suite de la transformation de structure découlant de la puissance du développement industriel — rendue possible par la rapide expansion de l'infra-structure économique — et de l'extension des bienfaits de l'éducation à de larges couches de la population.

La force d'impulsion de ce développement réside en une formation accélérée de capital durant la période 1940-1963, puisque l'investissement fixe brut est passé de 773 millions de pesos en 1940 à 27.592 millions en

1963; à prix constants, l'investissement a quintuplé. Dans le système économique mexicain, les secteurs public et privé ont contribué, de façon équilibrée, à conserver un taux élevé d'investissement qui a été, en moyenne, de 15 % du produit national pour la période 1940-1963, ce qui a renforcé la capacité de production du pays, en facilitant l'incorporation de l'augmentation de la force de travail aux activités agricoles et industrielles, ainsi que le relèvement des niveaux de vie de vastes secteurs de la population.

ACTIVITES PRODUCTIVES

Le produit national brut réel s'est accru au rythme de 6,4 % durant la période 1940-1963. La population ayant augmenté de 3 % au cours de cette période, le produit réel *per capita* s'est relevé de 3,4 % par an.

D'importantes progressions ont été obtenues dans presque tous les secteurs de la production. L'industrie de transformation a augmenté sa production de 409 % entre 1940 et 1963, celle du pétrole de 337 %, la production d'énergie électrique de 442 %, l'industrie de la construction de 526 % et l'agriculture de 262 %. L'industrie minière — en grand essor à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci — n'a augmenté sa production que de 37 %, au cours des vingt-quatre dernières années, du fait, principalement, de l'atonie de la demande extérieure.

L'industrie manufacturière a fait un bond rapide. Ayant progressé de 7,7 % dans la période d'étude, elle est parvenue à un haut degré de diversification dans ses articles et à une plus grande intégration dans les procédés de production.

Les capitaux investis dans ce secteur ont permis l'apparition de nouvelles industries et l'agrandissement de celles existantes. Parmi les premières se dé-

tachent celle des engrais, celle de l'équipement électrique, celle de produits d'aluminium et d'étain, ainsi qu'une grande variété d'établissements produisant depuis la tuyauterie d'acier jusqu'aux réfrigérateurs et aux machines à laver. Parmi les secondes, celles de la fabrication de pneus et bandages de caoutchouc, ainsi que celle d'assemblage d'automobiles et de camions.

ÉNERGIE ELECTRIQUE

La production d'énergie électrique a atteint en 1963 le chiffre de 13.707 millions de kilowatts-heure, ce qui représente une augmentation de 442 % par rapport à 1940 (2.529 millions de kilowatts-heure) et reflète, par conséquent, tant l'importante expansion industrielle de l'économie mexicaine que le relèvement du revenu *per capita*. La capacité installée en 1963 est de 4.243.000 kilowatts (elle a septuplé).

PÉTROLE

L'industrie pétrolière nationalisée est un des supports de l'industrialisation du pays, puisqu'elle a fourni les combustibles nécessaires au développement de nouvelles industries et à l'agrandissement de celles existantes. De 1940 à 1963, la production de dérivés non raffinés est passée de 122.000 à 344.738 barils par jour, et la capacité de raffinage a quadruplé, passant

de 88.000 à 323.000 barils par jour.

L'industrie du gaz naturel a pris une grande extension au cours de la dernière décennie. Sa production, qui était de 1.762 millions de mètres cubes en 1950 est passée à 11.371 millions en 1963.

Au cours des quatre dernières années, l'industrie pétrolière a étendu ses activités au domaine de la pétrochimie, dont l'exploitation se fera en commun avec l'initiative privée.

Actuellement, la production de cette industrie satisfait presque entièrement aux besoins du pays, quant aux produits raffinés.

L'INDUSTRIE MINIÈRE

Bien que l'exploitation minière en général n'enregistre pas le moindre accroissement pour la production de minéraux non métalliques, pendant la période envisagée, elle a pris un considérable essor en ce qui concerne l'extraction du soufre (de 518.271 tonnes en 1955, elle est passée à 1.554.395 en 1963), dont le Mexique est le principal producteur dans le monde. D'autre part, la constante progression du marché intérieur, dans le domaine industriel, a favorisé la production de fer, de charbon, d'étain, de manganèse et autres minerais.

AGRICULTURE

Les changements radicaux dans le mode de possession de la terre découlant de la Réforme Agraire, la plus grande intégration du territoire national grâce à la multiplication des voies de communication — lesquelles ont fait rentrer de nouvelles zones dans le marché national et ont donné tout à la fois du mouvement à la main-d'œuvre agricole — ainsi que les dépenses

considérables pour les barrages et les ouvrages d'irrigation, ont permis de transformer la production agricole, en facilitant le développement des cultures d'un haut rendement financier, telles que le coton, le café, le blé, la canne à sucre, etc.

Le développement agricole se manifeste dans les indices de progression, enregistrés dans cette branche. Avant la Deuxième Guerre Mondiale, cette

progression était à peine de 1,5 % ; en revanche, à partir de 1940, elle a été en augmentant à un rythme de 5,8 %. La diversification entreprise dans les années 40 a déterminé un changement de structure dans la production agricole. Ce changement, favorisé par l'augmentation de la demande extérieure a fait s'accroître de 8 % le volume des activités agricoles pendant la période 1940-1950.

BALANCE DES PAIEMENTS DU MEXIQUE 1961 à 1963

(en millions de dollars)

	1961	1962	1963
Exportation de marchandises	803,5	899,5	935,9
Importation de marchandises	1.138,6	1.143,0	1.239,7
Solde commercial	— 335,1	— 243,5	— 303,8
Tourisme (net)	284,0	306,0	352,8
Autres chapitres du compte-courant, net (à l'exclusion des mouvements de devises se rapportant à l'investissement de l'étranger)	19,1	3,2	12,0
Solde de services	303,1	309,2	364,8
A. — SOLDE MARCHANDISES ET SERVICES	— 32,0	+ 65,7	+ 61,0
Capital public à long terme (net)	166,2	134,4	184,0
Capital à court terme, investissements privés nets, erreurs et omissions	— 155,9	— 183,3	— 135,0
B. — COMPTE CAPITAL et ERREURS et OMISSIONS.	+ 10,5	— 48,9	+ 49,0
C. — RESULTAT NET (A + B)	— 21,5	+ 16,8	+ 110,0

COMMERCE EXTERIEUR

La balance des paiements du Mexique met en relief le développement atteint par le pays, non seulement en fonction du montant de ses opérations, mais encore du fait de son changement de structure. Au début de ce siècle, les exportations étaient constituées par les ventes d'or, d'argent et autres minerais, ce qui donnait au Mexique son caractère de pays minier. Les perspectives sont assez différentes en 1940, et complètement différentes en 1950 et en 1963, années pendant lesquelles les travaux agricoles et l'élevage sont devenus les principales sources de devises pour le Mexique; les exportations de produits de l'industrie de transformation s'avèrent aussi d'un rapport nettement croissant. Les données du commerce extérieur reflètent également le changement survenu dans le pays qui, d'importateur de biens de consommation, est devenu importateur de biens de production.

Les exportations de biens et services, qui absorbent en moyenne 15 % du produit national brut pour la période 1940-1963, sont passées de 183.700.000 dollars en 1940 à 1.703.200.000 en 1963. L'impulsion donnée au tourisme a permis, grâce aux recettes de la dernière décennie, de contrebalancer en partie l'effet des baisses de prix des principales matières premières d'exportation.

En 1940, les exportations comportaient essentiellement des produits métalliques et des minerais; en 1963, les principales ventes à l'étranger se composaient de produits agricoles et de l'élevage, ainsi que de la faune marine; de coton, de café, de sucre, de crevettes; de denrées manufacturées, comme la viande de conserve, les toiles de coton et de fibres diverses; de produits pharmaceutiques à haute teneur, des récipients de fer et d'acier, etc. Selon les statistiques relatives à la valeur des exportations, la proportion de matières premières par rapport au total, a baissé de 93 % en 1940 à 65 % en 1943, tandis que la propor-

tion de produits manufacturés s'est accrue de 6 % à 20 %.

La progression de la production nationale a causé, pour sa part, un regain des importations. Compte tenu de sa structure, elle fait ressortir l'importance grandissante des achats à l'étranger de biens de capital — outillage, équipement, etc. —, dont la part dans l'ensemble importé est passée de 23 % en 1940, à 38 % en 1950 et à 44 % en 1963.

En dépit de ce que les importations de matières premières et de produits semi-élaborés aient également augmenté, leur part dans l'ensemble est en régression à mesure que l'évolution de l'économie mexicaine permet le remplacement des produits importés par ceux de la production nationale. On espère que ce mécanisme se poursuivra, vu le dynamisme de l'investissement national et la politique gouvernementale de remplacement des importations qui donne, à cet effet, de larges facilités au capital privé.

Bien que les Etats-Unis soient le pays avec lequel le Mexique réalise le plus fort pourcentage de son commerce extérieur, une certaine redistribution géographique de celui-ci a été opérée au cours des douze dernières années. La proportion des ventes effectuées aux Etats-Unis par rapport au total a été en diminuant: elle représentait 84 % en 1950; 68 % en 1963. En même temps les ventes se sont intensifiées vers d'autres marchés internationaux, tels que les pays faisant partie du Marché Commun Européen, lesquels sont passés de 3,2 % par rapport au total de marchandises exportées en 1950, à 6 % en 1963, et leur montant est passé de 16 à 55 millions de dollars. Viennent en tête les ventes à l'Allemagne Occidentale de matières premières industrielles telles que le cuivre, le plomb, le goudron ou la colophane et, plus récemment, le coton, ventes dont le total est passé de 1.600.000 dollars à 18.800.000 dollars dans les

années en question. On relève également des augmentations sensibles en ce qui concerne les ventes de produits minéraux métalliques et non métalliques ainsi que de produits agricoles à l'Italie et à la France; ces ventes sont passées respectivement de 2.300.000 dollars en 1950 à 14.700.000 en 1963 et de 2.900.000 à 9.800.000 dollars au cours des deux années dont il s'agit.

D'autres pays ont augmenté leurs achats au Mexique; ce sont parmi les plus importants: le Japon — dont le pourcentage était de 0,9 % en 1950 et est passé à 7 % en 1963 —, l'Espagne, l'Indonésie, l'Australie. Le commerce extérieur avec les pays membres de l'Association Latino-américaine de Libre Commerce monte en flèche.

L'importance relative des importations en provenance des Etats-Unis a diminué par rapport à l'ensemble: de 86 % en 1950, elles ont été ramenées à 70 % en 1963. Les importations en provenance du Marché Commun Européen se sont accrues: de 23.200.000 dollars en 1950, elles atteignent 165.900.000 dollars en 1963; les achats d'outillage et d'équipement industriel à l'Allemagne et à la France viennent en tête. La valeur des importations mexicaines en provenance de ce dernier pays a augmenté substantiellement, puisque de 6.000.000 de dollars en 1950, elle est passée à 33.200.000 en 1963; ces importations sont composées principalement d'automobiles, d'équipement lourd, de produits sidérurgiques et chimiques. La France occupe actuellement le cinquième rang parmi les fournisseurs du Mexique. Les échanges commerciaux avec la France se verront favorisés par le crédit de 150.000.000 de dollars alloué au Mexique vers le milieu de 1963 par le Gouvernement et la Banque privée française, crédit qui sera consacré au développement de l'industrie pétrochimique et sucrière.

Ont également augmenté, les achats du Mexique à l'Angleterre, au Canada, à la Suisse, au Japon, à la Suède ainsi qu'à certains pays d'Amérique Latine et d'Asie.

VI^e RAPPORT ANNUEL

de M. Adolfo LOPEZ MATEOS

Président des Etats-Unis Mexicains

(Extraits)

POLITIQUE EXTÉRIEURE



M. Adolfo López Mateos

ENTREVUE DE MM. LES PRÉSIDENTS ADOLFO LOPEZ MATEOS ET LYNDON B. JOHNSON, A LOS ANGELES ET A PALM SPRINGS, EN FÉVRIER 1964

Au cours de cette entrevue, il a été pris note de la ratification de la Convention d'El Chamizal, et il a été décidé qu'une cérémonie se déroulerait le 25 septembre 1964, afin de marquer le nouveau tracé du Río Bravo, cérémonie à laquelle assisteraient les deux Présidents. Il a également été convenu de donner une prompte solution au problème de la salinité du Río Colorado et il été confirmé que l'accord conclu avec le Président Kennedy demeurerait en vigueur.

MISSIONS DIPLOMATIQUES.

En raison des circonstances qui ont entouré les événements survenus en République Dominicaine et au Honduras, le Gouvernement du Mexique a jugé opportun de rappeler ses Missions diplomatiques dans ces deux Pays, ce qui pouvait être fait sans s'écarter de la « Doctrine Estrada ».

AUX NATIONS UNIES.

Aux Nations Unies, la Délégation du Mexique a pris une part particulièrement active : a) au *Pacte multilatéral* déclarant l'Amérique Latine zone dénucléarisée; b) à la création du *Comité Spécial des Nations Unies pour l'examen des principes du Droit International*, comité qui s'est réuni, pour la première fois, à Mexico, à partir du 27 août 1964.

PANAMA.

En raison des pénibles incidents survenus à Panama, M. le Président Adolfo López Mateos a adressé des lettres personnelles à MM. les

Présidents Lyndon B. Johnson et Roberto Chiari, en leur faisant part de l'amical intérêt que prend le Mexique à la solution équitable de ce conflit.

**IX^e RÉUNION CONSULTATIVE DES MINISTRES
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES
DES RÉPUBLIQUES AMÉRICAINES**

A partir du 21 juillet 1964, s'est tenue à Washington, au siège de l'Union Panaméricaine, la IX^e Réunion Consultative des Ministres des Affaires Etrangères des Républiques Américaines, en vue d'examiner certaines accusations du Gouvernement du Vénézuéla concernant des actes du Gouvernement de Cuba. Le Mexique s'est abstenu de voter lorsque le Conseil de l'Organisation des Etats Américains se constitua en Organisme Consultatif Provisoire. Le Mexique a fondé son attitude sur des doutes sérieux quant à l'opportunité de mettre en jugement, à la lumière du *Traité Inter-américain de Défense*, les faits dénoncés par le Vénézuéla. Le Président López Mateos a dit notamment : « Etant donné, premièrement, que le *Traité d'assistance réciproque* ne prévoit pas l'application des moyens de coercition, signalés en son article 8^o, à des situations de la nature et comportant des caractéristiques telles que celles examinées par la Réunion consultative, et, deuxièmement, que l'extension du droit de légitime défense, individuel ou collectif, est incompatible avec les dispositions des articles 3 et 10 du *Traité* lui-même, j'ai décidé que le Gouvernement du Mexique continuerait d'entretenir des relations diplomatiques et consulaires avec le Gouvernement de Cuba. »

BÉLIZE.

Sans renoncer à ses droits, indiscutables, sur une partie de ce territoire, le Mexique, en tant que défenseur du droit d'autodétermination, estime qu'il est de son devoir d'aider le peuple du Belize dans ses efforts en vue d'obtenir sa souveraineté.

NECROLOGIE.

Le Président de la République a exprimé ensuite ses regrets personnels et ceux du Peuple Mexicain pour la douloureuse disparition du *Président John Kennedy*, ainsi que pour la disparition du Premier Ministre de la République de l'Inde, *M. Jawaharlal Nehru*.

VISITES OFFICIELLES.

Entre les mois de septembre 1963 et septembre 1964, se sont rendus au Mexique, en visite officielle : M. Juan Bosch, Président de la République Dominicaine; M. le Maréchal Joseph Tito, Président de Yougoslavie; M. le Dr Victor Paz Estenssoro, Président de Bolivie; M. le Général Charles de Gaulle, Président de la République Française; S.M. la Reine Juliana, des Pays-Bas; S.A.I. Akihito, Prince héritier du Japon; MM. les Ministres des Affaires Etrangères du Pakistan, de Jordanie, du Liban, de Syrie, ainsi que M. le Ministre pour les Affaires Etrangères de la Présidence de la République Arabe Unie.

*
**

M. le Président du Mexique a placé son VI^e Rapport devant le Congrès de l'Union, dans la perspective des six ans de son mandat. Parlant de la politique extérieure du Mexique, il a déclaré : « Conscient de l'extrême importance qu'ont les relations internationales dans le monde d'aujourd'hui, j'ai consacré mon effort personnel et ininterrompu à étendre le cercle de nos amitiés et à élargir le champ de notre collaboration avec tous les pays, dans un esprit de paix et de respect du droit, lequel inspire irrévocablement notre conduite... Si nous avons pu augmenter le prestige du Mexique, renforcer sa personnalité internationale, lui gagner admiration et respect dans le monde, et affirmer l'indépendance de sa politique extérieure, mes désirs les plus chers auront été réalisés. »

Parmi les autres points saillants de la partie finale du Rapport présidentiel, synthèse du contenu et de la doctrine soutenue par le Gouvernement de M. Adolfo López Mateos, Président Constitutionnel du Mexique, il faut encore citer les suivants :

— Ce sont les Mexicains qui ont été les auteurs des travaux que le Gouvernement n'a fait qu'organiser, encourager et diriger.

— Le travail coordonné du Peuple a fait que le Mexique, à ce tournant de son existence, est arrivé au stade d'une nation plus prospère et stable, plus respectée et mieux définie dans le concert des Nations.

— L'œuvre réalisée par le Gouvernement n'a pas toujours été à la mesure des désirs du Chef de l'Etat, car cette œuvre a dû s'ajuster aux moyens mis à sa disposition.

— Le régime représentatif du Mexique a affiné ses lignes et est arrivé à des formules constitutionnelles permettant le changement des dirigeants, sans danger que s'altèrent la paix publique ou la vie du pays, surtout à une époque où certains autres peuples, qui paraissent avoir définitivement atteint les buts démocratiques, se voient soumis à des perturbations qui menacent et obscurcissent leur avenir.

— Le milieu national est moins vulnérable aux alternances préjudiciables pouvant découler des événements qui se sont produits à l'extérieur du pays. La solidarité nationale donne au Mexique une stabilité et une fermeté qui lui ont valu le respect de ses amis et les nombreuses marques de considération qu'ils lui témoignent.

— La situation internationale n'est pas très réconfortante. Nous avons progressé dans le développement des forces travaillant pour la paix; mais les fauteurs d'agression et de guerre sont encore loin d'être vaincus. De temps à autre, sur un continent ou sur l'autre, ces forces semblent revivre et être d'actualité.

— Toutefois, la guerre froide est rentrée dans un climat moins tendu et de meilleure compréhension.

— La polarisation dualiste de la force atomique a été modifiée par le fait que de nouveaux pays sont en possession de la puissance nucléaire.

— On peut observer moins de rigidité dans les blocs de Nations, et l'on peut mesurer la diversité des conditions dans lesquelles vivent de nombreux pays.

— Les pays en voie de développement sont plus conscients de leurs problèmes et de la nécessité d'une planification émanant d'eux-mêmes.

— Les communautés commerciales organisées ont modifié le regroupement des Nations.

— Les nouveaux Etats indépendants modifient les perspectives futures de l'organisation internationale.

— Les dissensions entre les pays d'un même bloc prouvent que le monde international est beaucoup plus varié que l'on ne pensait.

— Le Mexique considère que, pour que la coexistence pacifique, en faveur de laquelle il a lutté, soit maintenue, il est d'une importance capitale que les relations commerciales entre les Nations soient revues et revues périodiquement, afin que l'on puisse en corriger les erreurs. Un commerce mondial ordonné et actif, dans les perspectives nouvelles que l'on commence à entrevoir, est la base indispensable à la durée de la civilisation à laquelle appartient, bien qu'à des niveaux différents, tous les peuples de la terre.

— Parmi ces circonstances mondiales, le Mexique doit continuer à suivre fermement ses doctrines et ses convictions. Dans l'avenir, il sera reconnu, à la lumière de son expérience nationale, qu'il était sur la bonne voie.

— Les principes que le Mexique défend ne sont pas nouveaux, mais très anciens, aussi vieux même que la civilisation occidentale. Principes soutenant que les peuples, aussi bien que les individus, doivent être libres, cordiaux et capables de définir leur propre destin, sans pressions étrangères et sans provocations.

— Pour la Révolution Mexicaine, l'homme, le peuple, ne sont pas des moyens de réaliser les objectifs de l'Etat; c'est, au contraire, l'Etat qui doit être un moyen de concrétiser les nobles buts de l'homme du peuple.

POLITIQUE INTÉRIEURE

Les principaux aspects des réalisations intérieures sont les suivants :

— Les *réserves monétaires du Mexique* sont plus élevées qu'elles ne l'ont jamais été. Elles ont atteint 549.000.000 de dollars (6.862.600.000 pesos).

— La moyenne des *traitements* et des *salaires* a été relevée, au cours du sexennat, de 96,7 %, tandis que la hausse des prix n'a été que de 14,1 %.

— L'investissement public, au cours de la même période, a été de 60.131.000.000 de pesos, et la perception des impôts a porté sur 75.940.000.000 de pesos.

— Pour l'agriculture et l'élevage, la progression a atteint l'indice annuel de 6 %.

— Le Conseil National de Subsistance Populaire (CONASUPO) a manipulé — en achats et ventes — 19.600.000 tonnes de céréales, représentant une valeur de 17 milliards de pesos.

— En six ans, le Gouvernement a remis aux ejidatarios un total de 16.004.170 hectares de terres.

— Le capital privé a accordé des crédits aux « ejidos » pour un montant de 5.139.307.000 pesos.

— Le programme d'expansion industrielle mis en application en 1962, a exécuté des projets représentant un investissement de 12.230.000.000 de pesos.

— Au cours du sexennat, les exportations ont augmenté de 32 %, tandis que les importations ne s'accroissaient que de 9,8 %.

— Pour ce qui est de l'électricité, en novembre prochain le Mexique disposera d'une puissance de 5.286.000.000 de kilowatts installés.

— La capacité de raffinage de *Petróleos Mexicanos* est de 570.000 barils par jour; on est parvenu à maintenir un rapport supérieur à vingt pour un entre les réserves effectives et la consommation prévue.

— Au cours du sexennat, on a enregistré la visite de 5.435.000 touristes étrangers, représentant une rentrée de devises s'élevant à 10.587.500.000 pesos.

— Jusqu'à ce jour, le Mexique compte 6.270.000 assurés à l'Institut National de la Sécurité Sociale. Au cours des six dernières années, le nombre des nouveaux cotisants a été de 628.000.

— L'Institut National de Protection de l'Enfance distribue 3 millions de déjeuners scolaires par jour, dans 24.468 localités.

— En matière d'Education Nationale, il a été construit 30.200 salles de classe (plus d'une toutes les deux heures). Il a été distribué 114.000.000 d'exemplaires de livres de texte. Les écoles primaires reçoivent 4.015.000 écoliers; les établissements secondaires et techniques ont 261.000 élèves inscrits, alors que les Universités et Instituts d'Etudes supérieures comptent 232.000 étudiants.

— L'Administration laisse au pays 20.137 kilomètres de routes nouvelles et 361 kilomètres de voies ferrées en plus.



M. Gustavo DIAZ ORDAZ

Président des Etats-Unis du Mexique (1964-1970)

M. Gustavo Díaz Ordaz est né à San Andrés de Chalchicomula — aujourd'hui *Ciudad Serdán* —, dans l'Etat de Puebla (Mexique), le 12 mars 1911. Il est le fils de M. Ramón Díaz Ordaz, ancien agriculteur, aujourd'hui expert-comptable à Puebla, et de Mme Díaz Ordaz, née Sabina Bolaños Cacho, professeur d'école normale d'institutrices.

M. Gustavo Díaz Ordaz a fait ses premières études dans diverses écoles d'Oaxaca et de Guadalajara. Après avoir suivi pendant cinq années les cours de ce que l'on appelait alors « préparatoire intégrale » à l'Institut des Sciences et des Arts d'Oaxaca, il entra à l'ancien Collège d'Etat de Puebla (l'actuelle Université de cet Etat) jusqu'à la septième année de préparatoire et il y fit son Droit. Il obtint le grade de licencié en droit le 8 février 1937. Au mois de septembre de cette même année, il se maria avec Mlle Guadalupe Borja, dont il eut trois enfants : Gustavo, Guadalupe et Alfredo.

A l'âge de 21 ans, M. Gustavo Díaz Ordaz entra dans les services du Département de l'Intérieur du Gouvernement de Puebla, et devint par la suite greffier du « Juzgado Tercero Correccional », puis greffier du « Juzgado Segundo Menor », au siège de Puebla. Dès qu'il eut obtenu sa licence, M. Díaz Ordaz fut nommé Substitut du Ministère Public à Tlatlauqui, puis à Tehuacán. Gravissant les divers échelons de la carrière, il fut nommé successivement Juge au Tribunal de Première Instance de Tecamachalco et Premier Juge Pénal à Puebla. En 1937, il était nommé Président de la « Junta Central de Conciliación y Arbitraje » de l'Etat de Puebla, Magistrat, puis Président du Tribunal Supérieur de Justice de l'Etat de Puebla. A cette époque, M. Gustavo Díaz Ordaz fut également Vice-Recteur de l'Université de Puebla et Secrétaire Général du Gouvernement de cet Etat.

Après avoir été Député de Puebla pour la XXXIX^e Législature Fédérale, M. Gustavo Díaz Ordaz fut investi du mandat de Sénateur de la République, pour la période 1946-1952.

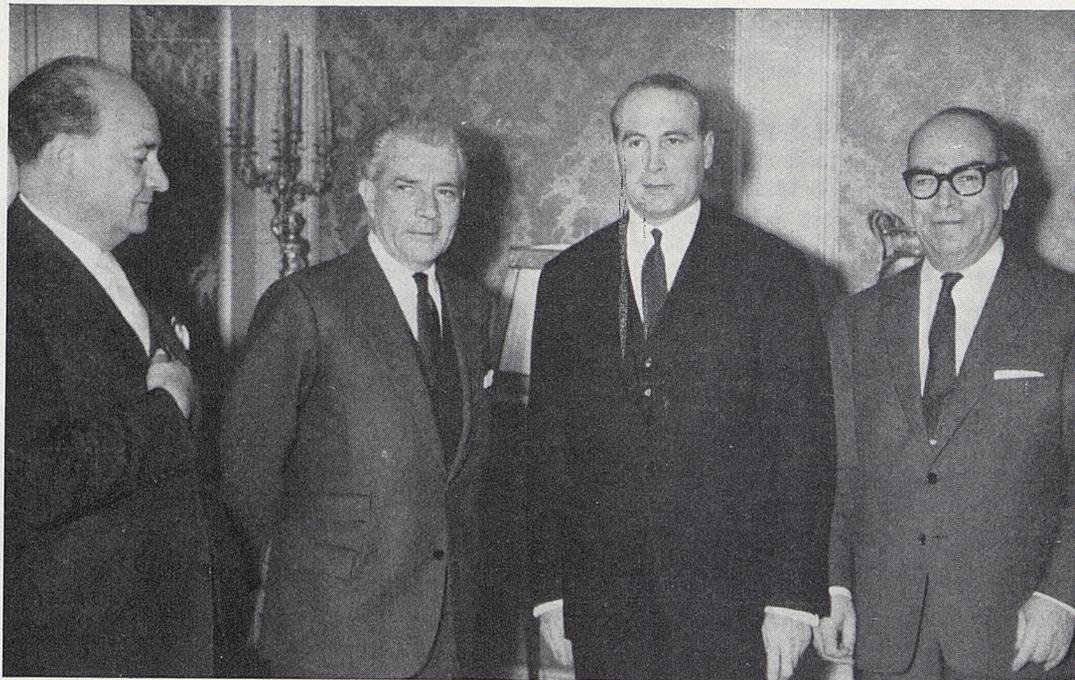
Pendant le régime de M. Adolfo Ruiz Cortines (1952-1958), M. Gustavo Díaz Ordaz fut Directeur des Affaires Juridiques du Ministère de l'Intérieur du Mexique, charge qu'il conserva jusqu'à la fin du sexennat. Le 1^{er} décembre 1958, M. Adolfo López Mateos, Président de la République, le désignait comme Ministre de l'Intérieur. A la tête de ce ministère, M. Gustavo Díaz Ordaz s'est fait remarquer par sa rectitude et son respect de la Loi.



M. Gustavo Díaz Ordaz

Désigné le 16 novembre 1963 comme candidat à la Présidence de la République par la III^e Convention Nationale Ordinaire du Parti Révolutionnaire Institutionnel, M. Gustavo Díaz Ordaz a été élu, le 5 juillet 1964, au suffrage universel, par 8.391.205 voix, contre 1.015.716 à M. José González Torres et 30.796 en faveur de candidats indépendants, pour un total de 9.437.717 votants. La passation officielle des pouvoirs aura lieu le 1^{er} décembre 1964.

"Les Amis Français du Mexique"



De gauche à droite : MM. Arturo García Formentí, Conseiller Culturel ; Raoul Spitalier, Conseiller des Affaires Étrangères ; le Président Taittinger et le Dr Ignacio Morones Prieto, Ambassadeur du Mexique.

Le vendredi 6 mars 1964, se tenait à l'Ambassade du Mexique l'assemblée constitutive de l'association « Les Amis Français du Mexique », dont le Président-fondateur est M. Pierre-Christian Taittinger, ancien Président du Conseil Municipal de Paris, Conseiller municipal, Conseiller général de la Seine.

L'Ambassadeur du Mexique en France ouvrit la séance par une allocution, dans laquelle il souligna l'importance de cette Association, qui permettra de mieux faire connaître le Mexique en France et de resserrer les liens d'amitié entre les deux pays.

Répondant aux paroles du Dr Ignacio Morones Prieto, M. Pierre-Christian Taittinger, après un bref exposé des buts de l'Association, donna lecture de la liste des personnalités faisant partie du **Comité d'Honneur**. Dans cette liste, nous relevons notamment les noms de MM. Jean Auburtin, Président du Conseil Municipal de Paris ; Edouard Bonnefous, ancien Ministre ; Julien Cain, Administrateur général de la Bibliothèque Nationale, Directeur général des Bibliothèques de France ; Edouard Daladier, ancien Président du Conseil des Ministres ; Jean Cassou, Conservateur en chef du Musée National

d'Art Moderne ; le marquis de Messey, Président du Comité exécutif de « France-Amérique » ; Georges-Picot et Maurice Garreau-Dombasle, anciens Ambassadeurs de France au Mexique ; Maurice Schumann, Président de la Commission des Affaires Étrangères de l'Assemblée Nationale, ancien Ministre ; Jean-Louis Tinaud, Président du Groupe d'Amitié France-Amérique Latine du Sénat ; Mme la duchesse de la Rochefoucauld ; MM. Jean Roche, Recteur de l'Université de Paris ; Emile Roche, Président du Conseil Economique et Social ; Jacques Chastenot, de l'Académie Française ; Moreau-Néret, de l'Institut ; Jean Benedetti, ancien Préfet de la Seine, Président des Charbonnages de France ; Maurice Lorain, Président de la Société Générale ; Marcel-Edmond Naegelen, ancien Ministre, etc.

Le **Comité Directeur** a été ainsi constitué :

- Président : M. Pierre-Christian Taittinger,
- Vice-Présidents : M. Jules Marceau-Dupont,
M. le comte Robert de Billy,
M. Charles Henry,
- Secrétaire Général : M. Jacques Salvinien,
- Secrétaire Général adjoint : Mme H. Saltel,
- Trésorier : M. Colibeau.

Pour tous renseignements et adhésions, écrire à M. Taittinger, 104 avenue Raymond-Poincaré - Paris (XVI^e)

Le directeur de la publication : **Arturo GARCIA FORMENTI**, Conseiller Culturel.

Les articles contenus dans cette publication engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

La reproduction partielle ou intégrale de tous nos articles et informations reste autorisée à condition qu'en soit indiquée la provenance.

Dépôt légal en 1964 (4^e trimestre)

Éditions C.M.M.

12, Rue Sainte Anne - PARIS-1^{er}

